

Fernand
Bellehumeur



UN PONT QUI NE MÈNE PAS À LA
RIVE

roman

L'ABC
de l'édition

UN PONT QUI NE MÈNE PAS À LA RIVE

Fernand
Bellehumeur

UN PONT QUI NE MÈNE PAS À LA
RIVE

roman



Fernand Bellehumeur, auteur
courriel : bellu@tlb.sympatico.ca

L'ABC de l'édition
Rouyn-Noranda (Québec)
www.abcdeledition.com
info@abcdeledition.com

Conception graphique de la couverture :
François Bellehumeur

Conception graphique de l'intérieur et mise en page :
Le Canapé communication visuelle

Révision :
Denis Cloutier
Monique Bernier

ISBN 978-2-922952-37-7
ISBN PDF numérique : 978-2-922952-69-8
ISBN epub : 978-2-922952-70-4

Dépôt légal

-Bibliothèque nationale du Québec, 2010
-Bibliothèque nationale du Canada, 2010

L'ABC de l'édition
Fernand Bellehumeur
Copyright © 2010. Tous droits de reproduction réservés

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Bellehumeur, Fernand, 1931-

Un pont qui ne mène pas à la rive

(Collection Brise d'océan)

ISBN 978-2-922952-37-7

1. Un pont qui ne mène pas à la rive

PS8553.E457P66 2010


C843'.6 C2010-940852-7

PS9553.E457P66 2010

Un livre n'est jamais terminé tant qu'il n'est pas lu.

*Ce n'est pas par amour pour la vie
que je voudrais la quitter à temps,
non sans terrible regret.
Mais je sais que tout ce que j'ai déjà perdu
et tout ce qui s'en va chaque jour,
ne sera remplacé par rien.*

– Benoîte Groulx



Bérénice devrait être morte depuis longtemps. Elle n'a jamais accepté. Cette fois, oui. À moins qu'elle ne change d'idée! Avec elle...

Elle n'a pas d'enfant.

Personne pour perpétuer sa mémoire, pas d'héritier à qui laisser des biens qu'elle n'a pas ramassés.

Elle a lancé plein d'idées qu'elle n'a pas poussées. Elle ne laisse pas de poésie, de roman, d'essai, toutes choses dont elle a rêvé mais qu'elle n'a jamais mises en chantier, malgré ses aspirations et les attentes de son entourage.

Que restera-t-il, une fois qu'on aura disposé de sa garde-robe, liquidé ses meubles, ses tableaux, ses livres? Qui voudra de ses photos? Sa sœur Pauline va les réclamer. Mais quand elle aura classé celles qui l'intéressent, elle remettra son album avec les autres et ses enfants un jour demanderont pourquoi leur mère gardait ces souvenirs d'une vieille tante malcommode.

Ce que je lègue tient dans la tête de quelques personnes qui continueront après moi à se débattre sur cette terre, avant de sombrer à leur tour dans le néant.

Qu'y a-t-il d'indélébile dans la mémoire de ceux qui m'auront connue? Je veux le savoir. Je veux qu'on me le dise avant de mourir. Pas de palabre, pas de grandes phrases menteuses. Un mot. Je vais leur demander un mot. Quel mot est moi?

Quand je suis allé voir Bérénice à l'hôpital, c'est ce qu'elle m'a lu.

– Tu tiens ce carnet depuis quand?

– Depuis quelques jours.

– Tu t'y prends sur le tard, c'est quoi l'idée?

– C'est vrai, je ne me suis jamais résolue à écrire. Ce que j'ai en dedans, c'est mieux que sur une feuille. Je ne veux pas avoir honte de moi. C'est comme ma face. Les miroirs ne devraient pas exister.

– Tu voles bas aujourd'hui... Tu aurais pu nous livrer des textes forts et bien tournés. J'aurais aimé...

– L'humanité va regretter la grande écrivaine que j'aurais pu devenir!

– C'est quoi alors ton cahier?

– C'est pour moi. J'y mets ce qui me vient à l'esprit pour ne rien oublier. Je n'aurai pas droit de reprise. J'ai peur d'en perdre des bouts. Je ne sais pas comment l'esprit fonctionne, à mesure qu'il disparaît.

Autant écrire sur le moment, quand j'y pense.

Un cahier à spirale métallique, aux feuilles lignées, comme en ont les étudiants pour prendre des notes. Sur la couverture, son nom et son adresse. Quelques pages remplies d'une écriture si caractéristique. Irrégulière, mais facile à lire, d'un tracé nerveux rempli de virages inattendus. L'ancienne institutrice du secondaire, soigneusement formée à la calligraphie des religieuses avait développé une écriture agréable à l'œil et pas du tout conventionnelle. Des lettres semi détachées lancées sur la ligne.

Bérénice gardait son carnet sur elle, comme on berce un enfant, sur la chaise que Pauline avait apportée.

– Tu veux savoir ce que tes amis pensent de toi?

– Ce qu'ils garderont de moi. Quelle trace je laisse, si j'en laisse une.

– Tu vas faire un appel à tous à la radio, dans les journaux?

– Fais pas le con. Tu vas m'aider. On va dresser une liste des personnes qui pourraient se pointer au salon funéraire.

– Tu as décidé de mourir, ça m'a l'air?

– Cette fois-ci, c'est la bonne. Je le sais, je le sens. Je ne veux plus lutter parce que je ne gagnerai pas. Tu

le sais, je prends mal les défaites.

– Tu vas te laisser aller...

– Façon de parler. Mais ça ne se passera pas n'importe comment. Je suis admise à la maison des soins palliatifs, j'attends le moment et ma place.

– C'est quoi l'idée de la liste? Tu veux inviter toi-même le monde autour de ton cercueil?

– Ça serait une idée. J'aimerais ça assister à mes funérailles. Voir les figures. Écouter. Peut-être que ce serait le dernier coup dur que la vie me réserve? Je veux savoir ce que je laisse dans la tête du monde. Autant le demander. J'ai préparé une lettre que tu peux changer un peu parce que c'est toi qui vas la signer, et tu l'enverras à toutes les personnes que tu ne veux pas rejoindre par téléphone.

Il a été convenu avec Bérénice que j'enverrais cette lettre à ses proches et ses amis. Elle est atteinte d'un cancer. Son quatrième. Cette fois, pas de pardon, il est avancé et généralisé. Elle le sait et n'a pas l'intention de ruer dans les brancards. Par ailleurs, elle ne veut pas manquer sa sortie.

Ce qui la chicote, c'est de savoir ce qu'on retiendra d'elle. Alors plutôt que d'attendre son départ pour le dire, elle vous convie à y songer tout de suite. Pour être certaine que vous vous exprimez en toute liberté,

elle m'a chargé de colliger vos réponses que je lui livrerai dans le plus complet anonymat.

Elle ne demande pas de texte. Pas de phrase. Seulement un mot qui vous vient à l'esprit quand vous pensez à elle.

Vous me répondez tout de suite : allons, un dernier geste pour elle. Faites vite, elle est pressée, comme toujours. Vous pouvez compter sur ma discrétion.

À bientôt, Michel

– C'est clair. Comme d'habitude. Rien à ajouter.

– J'ai commencé la liste, mais je voudrais que tu m'aides pour en oublier le moins possible. Au fond, il s'agit des personnes que tu avertiras de mon trépas.

– Tu vas me charger de ça, si je comprends bien?

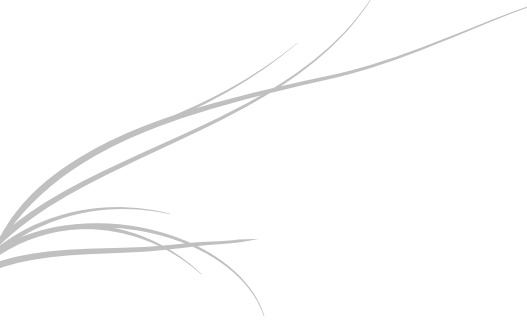
– J'aimerais. Il me semble que tu es le mieux placé.

– Jean-Paul...

– Jean-Paul, il est en dehors de ça. Faut pas tout mélanger. Mes relations avec Jean-Paul, c'est une chose, avec mes amis et ma parenté, c'est autre chose. Jean-Paul est souvent mal à l'aise avec mon entourage. Et c'est réciproque. Pauline va faire le lien avec ma famille. Je lui laisse tout ce que j'ai. C'est plus une

corvée qu'un cadeau. Jean-Paul va hériter de l'argent qui restera. Et puis toi je te réserve le plaisir de m'aider à faire une sortie à mon goût.

Nous avons passé le reste de l'après-midi à préparer cette liste. Drôle de sensation. Plus de cent noms.



J'ai fait quelques appels téléphoniques. Les plus faciles. On me répond spontanément même s'il faut un temps de réflexion. Pas facile de n'obtenir qu'un mot. Les gens veulent les dernières nouvelles. Ils sont portés à discourir sur ce que laissera Bérénice. Ils me livrent des considérations sur l'image qu'elle projette, les jugements qu'elle provoque et les réactions qu'elle suscite. Ils regrettent de ne pas lui avoir accordé plus de temps et d'attention. À ce rythme, je n'y arriverai pas.

Après une dizaine de conversations, je capitule. Impossible de bâillonner ses amis et ses parents. Ils réagissent à son départ, font des commentaires sur sa requête, me demandent si elle désire des visites ou me confient ce qu'ils veulent lui transmettre. Il y a aussi ceux qui préfèrent réfléchir et me rappeler. C'est alors le jeu des répondeurs. Je prends donc la décision de m'en tenir à la lettre malgré les adresses à trouver.

J'ai déjà recueilli des choses intéressantes : *franchise, détermination, avant-garde, provocation, courage, audace, inspiration, intelligence, critique, lionne, intransigeance.*

À peine trois jours que Bérénice m'a confié son mandat, elle veut savoir où j'en suis.

– Oui, bien sûr. J'ai commencé.

– Je suis contente, parce que parfois ça va vite un cancer.

– Tout de même...

– C'est mon quatrième, je commence à savoir de quoi je parle.

– Tu ne peux pas te baser sur les trois autres puisque tu t'en es sortie. C'est la première fois que c'est ton dernier.

– Tu n'as pas compris, ça m'a l'air. C'est fini, ènéni. Le médecin me l'a dit et je suis de son avis. Je le sens dans mon corps. Dans mon esprit, dans tout mon être. Il faut que ce soit clair dans ta tête quand tu communique avec les gens. Il faut qu'ils comprennent que dans quelques semaines je ne serai plus là. Sinon, notre démarche est inutile.

– Énerve-toi pas. Je n'ai pas dit que je ne te croyais pas. J'ai seulement réagi à ton sentiment d'extrême urgence.

– Ce n'est pas quand je serai à moitié zombie que je veux avoir les réponses.

– Bérénice, on a fait la liste il y a trois jours. J’ai commencé, ça devrait être suffisant. En passant, je te rappelle que je suis dans les corrections par-dessus la tête, j’ai passé le temps des Fêtes à l’extérieur avec la famille...

– Excuse-moi. Je ne suis pas fine. Je te demande un service puis je te tombe dessus avant de te laisser le temps. Une chance que tu me connais.

– Oui, mais je trouve ça encore difficile quand tu réagis comme ça.

– Je regrette.

– Bérénice, faut pas pleurer. Je ne t’ai pas blâmée, je voudrais seulement qu’on se rajuste. J’ai appelé onze personnes, j’ai expédié la lettre à soixante-dix autres. Je cherche les adresses qui me manquent et je vais compléter avec quelques coups de fil. Ça te va?

– Que je suis bête! Je me demande quel sera ton mot.

– Je n’ai pas eu le temps d’y penser.

– Vas-tu me le dire en particulier?

– Bien sûr. Pas au téléphone.

– Une belle jasette en perspective. En attendant, peux-tu me donner un avant-goût de ta cueillette?

– Pas tout de suite. Tu veux que ce soit anonyme, alors je préférerais attendre. Ne t'inquiète pas, c'est très beau.

– As-tu l'impression que c'est sincère?

– Tu es pressée.

– Oui je suis pressée. Il s'agit de moi, de mon héritage.

– Bérénice, j'aimerais mieux attendre d'avoir plus de réponses et surtout plus de temps. J'irai te voir dès que j'aurai terminé mes corrections. OK?

– C'est vrai, je ne t'ai même pas demandé si je te dérangeais. Si on dit que je suis égocentrique, c'est vrai. J'espère que ce n'est pas le souvenir qui va te rester.

– Je dois remettre mes notes après-demain. J'irai tout de suite te voir avec les premiers résultats. Je ne traînerai pas, je te le jure.

Quand j'ai eu la chance de respirer, j'ai décidé de lui consacrer tout un après-midi. Depuis un mois, j'ai couru après le temps : fin de session, réunions de département, corrections, les fêtes avec leur cortège de visites, loisirs en famille, etc. À peine quelques visites trop courtes pour échanger avec cette chère Bérénice.

Je prends conscience de l'immense place qu'elle a tenue et qu'elle tient encore en moi. C'est tout un pan de ma vie qui remonte à la surface et qu'elle va emporter avec elle.



– **B**onjour. Tu t'es faite belle.

– Je ne veux pas avoir l'air d'une morte avant le temps. J'avais tellement hâte de te voir!

– Tu vas sauter sur ma cueillette?

– Tu as promis de me consacrer ton après-midi, j'ai envie d'en profiter.

– Jean-Paul vient te voir?

– Régulièrement, ne t'inquiète pas. On se dispute encore un peu, mais je crois que je m'adoucis. Lui aussi. Quand j'ai eu mes autres cancers, il me semble que j'étais insupportable. Il me fallait des gens autour de moi, mais j'étais incapable de les endurer. Je me haïssais, j'étais malheureuse. Tandis que maintenant je me sens plus accommodante. La mort me donne de l'allure. C'est bien tard.

– Les traitements t'assommaient et tu luttais pour ta survie. Aujourd'hui, tu t'abandonnes et c'est plus facile.

– Jean-Paul vient tous les jours. Au début, il était tellement dévasté qu'il n'était pas d'un grand secours.

Il a fallu que je lui brasse la carcasse pour qu'il se redresse. Un vrai petit gars qui va perdre sa mère.

– Il y a un peu de ça...

– Hé! Tu n'es pas bien placé pour te permettre...
Il n'est pas le premier homme à s'effondrer quand sa compagne disparaît.

– Il perd un gros morceau. Il a encore son Marcel?

– Leur vie à deux, c'est comme le constat amiable d'une passion refroidie.

– Tu lui as dit que je recueillais des mots?

– Bien oui.

– Je n'ai pas osé l'appeler. Je ne lui ai pas envoyé la lettre non plus.

– Je n'avais pas l'intention de te le demander. J'ai pensé que les mots pourraient être copiés sur un grand carton placé en arrière de ma photo. Tu les transcriras sur un parchemin roulé, entouré d'un ruban rouge comme dans les graduations. Tu le placeras près de l'urne funéraire. J'aurais pu l'apporter avec moi dans la tombe si je n'avais pas été incinérée. Tu pourrais le brûler sur mes cendres avant de les disperser. On parlera de ça une autre fois. J'ai hâte que tu déballes ta collecte.

– Si j’ai bien compris, je n’ai pas fini ma tâche après l’inventaire de ce que tu vas laisser dans nos vies.

– Je croyais t’avoir demandé...

– Pas exécuteur testamentaire, j’espère?

– Non, c’est Pauline qui s’en charge. Elle va s’occuper de mes meubles, mes vêtements, mes souvenirs, les assurances, les paperasses, les paiements et les arrangements funéraires.

– Ouf!

– Elle me l’a offert. Elle sait que Jean-Paul n’est pas la personne pour ces trucs-là. Je voudrais que tu t’occupes de la cérémonie au salon. Je ne vois pas qui dans ma famille pourrait s’en charger. C’est toi que je veux. Ça ne t’embête pas?

– Non. La plupart des gens savent qu’on a gardé d’excellentes relations. Les autres l’apprendront.

– Ton papier!

– Je les lis ou je te les donne?

– Vas-y. Lentement.

La chaise berçante s’est immobilisée. Bérénice attendait comme si elle faisait face à un juge prêt à rendre sa sentence. Pourtant je lui avais dit que c’était beau. Mais encore?

– *Franchise, détermination, avant-garde, provocation, courage, audace, inspiration, lionne, intelligence, critique, indépendante, intransigeance.*

– Tu pleures? Il n’y a rien pour te faire mal.

– Non, au contraire... C’est trop beau.

– Et très vrai. Si tu savais comme je suis content d’avoir entrepris cette démarche.

– Est-ce que les gens ont dit franchement ce qu’ils pensaient?

– Tu ne vas pas te mettre à douter de tes amis!

– Ce n’est pas ça que je veux dire. À quelqu’un qui va mourir, est-ce qu’on peut adresser des paroles blessantes? On dore la pilule un peu ou pas mal. Je vais te dire le fond de ma pensée, je suis mal à l’aise d’avoir entrepris cet exercice. Même si ça me fait énormément plaisir d’entendre ce que tu viens de me lire, je ne peux pas m’empêcher de penser que je suis allée quêter des coups d’encensoir. J’ai peur que les gens me ménagent. Qu’ils se demandent ce qui m’a pris d’aller cueillir des louanges pour m’aider à trépasser.

– Tu veux que j’arrête tout?

– Trop tard. Je te dis mon malaise, mon inquiétude.

– Je ne suis pas de ton avis. C'est vrai que dans un salon funéraire, on n'a que des fleurs pour le défunt. On oublie ses travers et ses faiblesses. Ou on se la ferme.

– C'est ce qui m'arrive.

– Je n'ai pas demandé de broser ton portrait, je cherche ce qu'on gardera de toi. Mon feeling, c'est que j'ai obtenu des résultats très près de la vérité.

– Tu te bases sur quoi?

– Les échanges que j'ai eus. Tu sais, des fois il fallait une heure avant d'avoir ce que je voulais. Je n'ai jamais autant entendu parler de toi. Les gens m'ont raconté des anecdotes, des souvenirs. Il a fallu les pousser à choisir un terme qui va rester dans leur tête et dans leur cœur. Je suis mieux placé que toi pour peser la valeur de ma cueillette.

– Toi aussi, tu veux me ménager.

– Tu n'es pas la personne à qui on peut faire des cachettes. J'ai réfléchi à ce qu'on m'a dit. On m'a très peu parlé des facettes moins glorieuses de ta personnalité. Chez les personnes qui nous ont quittés, les aspérités et les lacunes s'estompent. Le souvenir embellit les disparus. Ce n'est pas du mensonge ni de la complaisance, c'est un réflexe qui nous aide à mettre en perspective les côtés moins intéressants des

gens. En tout cas, c'est ce qu'on garde, c'est ce que je demande. Et c'est vrai.

– Toi, tu retiens quoi?

– Je veux être certain de ne pas me tromper. Je comprends ceux qui hésitent à me répondre au bout du fil. Ce que j'ai vécu avec toi me place dans une situation particulière...

– Plus délicate?

– Privilégiée.

– J'ai hâte.

– Je me suis demandé si le souvenir que je garderais de toi serait celui de nos premières années ou des plus récentes. S'il y avait un point de convergence dans ma conscience. Pour le moment, c'est *ADORABLE PORC-ÉPIC*.

– ...

– Les autres te font pleurer et moi, je te fais sourire!

– Michel! C'est le plus intéressant. On me donne des qualités, toi tu me dis ce que j'ai été, ce que je suis et ce que je resterai pour toi. Ce qui me fait rire, c'est l'association. Tu trouves encore ton porc-épic adorable?

Elle s'est levée de sa chaise.

J'ai pris Bérénice tremblante dans mes bras. Malgré sa maigreur et sa faiblesse, malgré ses deux prothèses mammaires sur ma poitrine, je l'ai serrée comme autrefois. Ma main dans ses cheveux, dans son dos, sa tête dans mon cou. Mon baiser dans le sien. Dès qu'elle a senti mon désir monter, elle m'a lentement repoussé en me regardant avec tendresse. Elle m'a souri à nouveau.

– Vous autres les hommes! Vous êtes incorrigibles.

– Ça te déplaît?

– Tu sais bien que non. Je suis surprise que ma vieille peau maganée fasse encore de l'effet.

– La chair du porc-épic est très tendre, tu sais.

– Gardons nos illusions.

Elle m'a demandé ma feuille et l'a relue lentement, s'arrêtant souvent.

– *Franchise...* Oui, je pense que je suis franche. Mais parfois je n'ai pas le courage de dire ce que je pense.

– C'est peut-être faire preuve de jugement.

– Si tu veux. J'ai toujours pris plaisir à pointer les travers des autres, comme si ça pouvait faire oublier les miens. Comme beaucoup de monde, j'admire les

personnes franches... tant que je n'en suis pas victime à mon tour.

– *Critique*, dans le sens de critiqueuse, chialeuse?

– Dans le sens d'esprit critique, probablement.

– *Lionne*...

– Dans le sens que tu voudras.

Je me suis permis de lui transmettre des commentaires reçus lors de ma récolte. Elle écoutait et s'auto-critiquait tout autant. Elle a ouvert son carnet.

– Je peux lire?

Pauvre Michel, je lui en demande beaucoup. Mais c'est lui le mieux placé pour aller chercher ce que les gens accepteront de me dire. Il est capable d'un certain recul, il inspire confiance. Je me demande cependant si j'ai bien fait d'enclencher cette cueillette. J'ai peur. Les gens vont trouver que je leur force la main, que je leur arrache des fleurs pas encore écloses ou même artificielles. Ce sera ma dernière bêtise. Quoique... j'ai encore le temps.

Je n'ai pas l'impression que Jean-Paul va m'être d'un grand secours. Il est tellement désemparé. Au moins, il n'a plus l'air d'un chien battu comme aux premiers jours après l'annonce. C'est la première fois qu'il fait face à la mort. Il se sent déjà orphelin.

– Il t’aime peut-être plus que tu penses. Son désarroi devrait te dire ce que tu es pour lui.

– Je sais. Même si je lui suis très attachée, j’ai toujours trouvé que c’était un faible. Il s’en va dans la vie le pied collé sur le frein.

– C’est un timide.

Bérénice a vécu avec Jean-Paul une aventure un peu spéciale. Elle l’a accueilli à sa table et parfois dans son lit. À n’y rien comprendre. Après avoir passé une dizaine d’années en couple et fait deux enfants, Jean-Paul est parti avec un homme, convaincu de s’être fourvoyé sous les draps d’une femme. Bel homme, riche au plan intellectuel, artiste tout en sensibilité, il manque totalement d’assurance. Toujours hésitant, plein de regrets après s’être aventuré dans un sentier. Une vie en continuel points d’interrogation et de suspension. Un être attachant, mais instable et malheureux. Sa vie avec son compagnon n’est qu’une suite de malaises et de malentendus, avec parfois des instants de pur bonheur qui semblent devoir durer mais qui s’évanouissent au moindre souffle de ses humeurs changeantes.

Que fait cet incompris de la vie chez Bérénice? Il se cherche. Au début, il se demandait s’il ne devait pas laisser son ami pour vivre un nouvel amour avec cette femme qui le comprenait, l’écoutait, avait

traversé tous les malheurs et pouvait le soutenir dans ses faiblesses. Bérénice de son côté ne croyait pas devoir se méfier de la présence d'un homosexuel, d'autant plus qu'elle avait dit adieu à la couchette partagée. Malgré tout ce qui pouvait éloigner ces deux êtres, ils ont toujours réussi à s'entendre pour revenir l'un à l'autre. Jean-Paul, toutefois, n'a jamais quitté son compagnon. De son côté, ce dernier a compris que son fragile partenaire avait besoin de Bérénice pour survivre. Il savait qu'il trouvait chez elle, parfois, une chair autre que la sienne, mais il s'en accommodait, croyant que Jean-Paul risquait toujours de faiblir devant le sexe faible.

J'ai toujours voulu vivre malgré tout et j'ai affronté la Faucheuse quand elle a voulu se présenter. Voilà que je deviens indifférente. Je n'ai pas dégoût de la vie. J'aimerais continuer au moins une dizaine d'années, jusqu'à ce que les infirmités ou les souffrances m'empêchent de jouir de l'existence. Comme ce n'est pas possible, je m'incline. Par lassitude?

Je n'ai pas peur. Je sais que la médication va me permettre de trépasser sans douleur. Tout ce que je demande, c'est le temps de réaliser ce que je veux pour le dernier tournant. Recevoir les mots, les lire et relire, préparer avec Michel la cérémonie funèbre, déménager à la maison des soins palliatifs et recevoir mes parents et amis avant d'être trop confuse.

– Je suis surpris. La résignation n’a jamais été ta marque de commerce. Est-ce que tu te forces? Est-ce que tu te raisones devant l’inéluctable?

– Je ne sais pas trop et j’aime autant ne pas troubler l’eau. Je suis fatiguée. Mais pas déprimée pour autant, pas écrasée.

– Il y a belle lurette que tu ne crois ni en Dieu, ni en Diable et j’ai mis du temps à te rejoindre sur ce terrain. Es-tu toujours convaincue que tu vas faire un saut dans le vide?

– Rien n’a changé. J’ai beau essayer d’imaginer qu’il y a un moi immatériel qui va flotter quelque part ou s’intégrer de quelque façon dans l’univers, ça ne marche pas. Alors autant parler de néant. Je cesserai d’exister, c’est tout. Il y a cent ans, je n’étais rien et je n’en souffrais pas. Dans un mois ce sera la même chose, à part ma trace dans l’esprit de mon entourage. La terre va continuer à tourner. Ça me fait rire quand j’entends dire : « elle est allée rejoindre son mari », « il est allé rejoindre les siens ». Pourquoi s’en tenir aux proches? On manque d’imagination. Il faudrait dire, il est allé rejoindre les cent milliards d’humains morts depuis le début de l’humanité. Il est allé rejoindre l’homme de Cro-Magnon, l’homme de Neandertal, Lucy et les autres. Je ne vais rejoindre personne. Je vous laisse tomber, tous, je ne peux pas faire autrement.

– Tu as encore d’autres pages dans ton carnet...

– C’est... sans importance. J’ai écrit des choses concernant ma famille. Je sentais le besoin de cracher un peu de bile, mais je ne montrerai ça à personne, même pas à Pauline. Rien de nouveau pour toi.

– Je ne veux pas te pousser, mais je serai toujours tout oreille quand tu voudras en lire des bouts.

– Ça va pour aujourd’hui. Merci pour ton écoute, ton temps. Tu as autre chose à faire. Tu m’as fait tellement de bien.

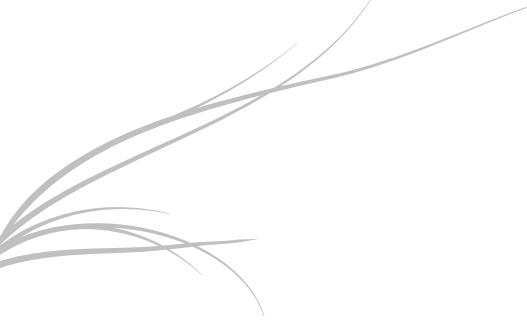
– J’en profite autant que toi et j’en bénéficierai plus longtemps.

– Merci.

Ce qu’elle a changé! Jamais je n’aurais cru qu’elle parviendrait à un tel détachement, à un pareil apaisement. Je suis content de ces quelques heures avec elle. Je vais lui en consacrer autant qu’elle voudra d’ici la fin. Il faudra composer avec sa famille, ses amis, son carnet et sa fatigue. Et Jean-Paul.

Heureusement que tout s’est amélioré au centre hospitalier. Bérénice a apporté les CD qui l’intéressent, sa belle lampe halogène sur pied. Tout ce qu’il faut pour lire et écrire à l’aise. Sa sculpture fétiche : un assemblage de pièces en aluminium qui allient audace et légèreté. Les deux peintures qu’elle préfère.

De beaux vêtements. Comme si elle jouait à l'hôtesse tous les jours. Elle a longtemps tenu tête à la mort. Maintenant, elle va la recevoir en belle tenue.



– *Énergie, chaleureuse, ouverture, complice, scotch, transparence, sensibilité, entière.* Qu'est-ce qui te fait rire?

– Je pense aux litanies du Sacré-Cœur.

– Quoi?

– Ça ne te dit rien? On récitait toutes sortes de qualificatifs pour louer le doux cœur de Jésus. Ou c'était peut-être les litanies de la sainte Vierge.

– Ce sont les litanies de sainte Bérénice.

– Ora pro nobis.

– *Poète, bison, questionnement, vampire, gérante d'estrade.*

– Je ne suis pas forte en sport, mais j'ai l'impression que gérante d'estrade, ce n'est pas un compliment.

– T'as raison. C'est pour désigner les amateurs qui ont toujours plus de bon sens que les entraîneurs.

– Autrement dit, je suis meilleure pour chialer que pour diriger?

– Meilleure, je ne sais pas, mais c'est ce que tu préfères. L'expression est utilisée pour épingler les personnes qui ont des solutions pour tout mais qui ne se mouillent pas.

– Une des étiquettes qui me va le mieux.

– Tu es négative aujourd'hui. Une passe maso?

– Non. Tu le sais. Je n'ai pas apprécié les jobs d'autorité et je me suis organisée pour ne pas y rester longtemps. J'ai refusé de m'embarquer dans des causes que pourtant je défendais. Je laissais aller les autres pour mieux les critiquer ensuite. Ça décrit bien mon comportement au plan social et professionnel. J'ai été une syndicaliste radicale, mais j'ai toujours refusé la présidence. J'ai appuyé le comité sur l'environnement, sans prendre les devants. J'ai gueulé pour l'indépendance du Québec, sans prendre ma carte du PQ.

– T'as des regrets?

– Peut-être. Si j'avais fait autrement, j'aurais d'autres déceptions, parce que je n'aurais pas atteint mes objectifs. J'ai toujours été idéaliste. *Bison*, je ne comprends pas.

– J'ai demandé des explications. Le bison est un animal qui ne s'apprivoise pas. Il garde toujours sa nature sauvage. On a beau le nourrir au biberon, une

fois adulte, il faut se méfier, il peut charger.

– Un traître?

– Non. Pas sournois non plus. Mais il peut prendre peur, se sentir attaqué et frapper ceux qui l'ont nourri. Il est imprévisible.

– Un peu bête au fond.

– Il se défend en attaquant. Il protège son territoire.

– Il va falloir que j'y réfléchisse. *Vampire*. Qui suce les autres, les exploite?

– Je n'ai pas trop compris. Ce n'est pas dans le sens d'exploiteuse. Plutôt quelque chose comme un appétit de vivre qu'on ne peut pas satisfaire, qui renaît chaque fois qu'on le croit apaisé, qu'il serait inutile d'essayer de combler. On m'a parlé de continuelle insatisfaction, d'autodestruction. Tu fais des commentaires sur les mots qui représentent des côtés moins reluisants de toi. Faudrait pas oublier les autres. Je suis impressionné par la cueillette.

– Tu ne me pensais pas si intéressante?

– Il y a longtemps que j'apprécie ta valeur, mais je ne pensais pas que tant de monde avait pu en faire autant.

– *Scotch?*

- Plusieurs te doivent encore une ou deux traites...
- Qu'ils les prennent en pensant à moi!
- Bérénice...
- Michel, franchement! Guylaine te prive de sexe à ce point! T'émouvoir devant une vieille malade...
- Tu n'es jamais complètement sortie de moi, Bérénice.
- Je te crois, mais de là à me désirer...
- On dirait que la découverte de ce que tu laisses en chacun de nous a ravivé quelque chose qui s'était calmé chez moi. J'ai comme des envies de te faire jouir une dernière fois.
- Voyons! J'ai perdu le souvenir du désir. Comme quoi il y a une bonne partie de moi qui est éteinte. Je vais te changer les idées. Lis ça :

Chère Bérénice,

J'ai répondu à Michel. Quelle bonne idée tu as eue! Je me suis exécutée avec empressement et je suis convaincue que tu vas être comblée par les résultats. Si tu ne m'avais pas provoquée, je n'aurais probablement rien fait. J'ai écrit lucidité. Tu m'as toujours étonnée par ta capacité de voir clair dans ce qui se passe dans le monde, dans

ta vie ou la nôtre. J'aurais pu parler de la chaleur de tes yeux, de ton sens de l'accueil, de ton courage et d'une multitude de facettes de ta personnalité, mais j'ai suivi la consigne.

Ce que les autres retiendront surtout, c'est vaillance ou quelque chose comme ça. C'est l'aspect le plus marquant que tu projettes.

Je ne pourrai pas aller te visiter, mais je tenais à te donner moi-même mon mot. Tiens bon.

Jocelyne

Chère Bérénice,

...le mien, c'est Égérie. C'est toi qui me l'as appris et c'est ce que tu as été pour moi. Je te remercie de m'avoir écoutée, comprise et accompagnée jusqu'à ce que je me retrouve. Je te l'ai déjà dit et je veux le répéter, c'est ce que je garderai de toi. Les autres? Probablement qu'ils penseront à énergie. C'est, selon moi, l'impression que tu laisses. Encore merci.

Johanne

Chère Bérénice,

Quand on envoie une carte à une personne malade, la plupart du temps on souhaite un prompt rétablisse-

ment. Quoi te dire? Surtout à toi qui flaires la flagornerie, qui détestes tout ce qui peut frôler la mièvrerie, avec qui il faut aller directement au fond des choses, des pensées et des cœurs. Je ne peux t'écrire « bon voyage » car j'ai peur que tu ne me répondes « je pars mais je vais nulle part ». Bon départ serait tout aussi mal venu. Alors je te souhaite de souffrir le moins possible, de garder ou de trouver la sérénité. Je t'embrasse.

Jules

– C'est beau hein?

– Je ne suis pas surpris. Je suis content que tes amis t'écrivent.

– J'en ai d'autres, mais ils sont moins intéressants.

– Moins flatteurs, tu veux dire.

– Peut-être. En tout cas plus convenus.

– Je m'excuse pour tout à l'heure.

– Il ne faut pas. Ça veut dire que malgré tout, je suis encore attirante. Mais puisque tu veux y revenir, plus j'y pense, plus je m'interroge. J'ai toujours cru que les hommes étaient insatiables, incapables de raisonnement quand le sexe se réveille et s'anime devant le moindre jupon. Michel, je vais être directe.

– Comme toujours...

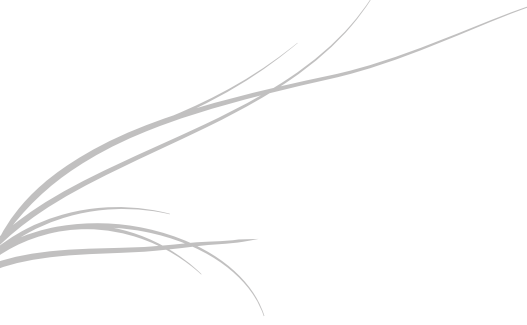
– Michel étais-tu prêt à faire l'amour avec moi?
Michel étais-tu prêt à tromper Guylaine, la trompes-tu parfois?

– Je n'ai jamais trompé Guylaine. À ta première question, la réponse, c'est oui.

– Sérieux?

– J'admets que les hommes contrôlent moins leur sexe que les femmes. C'est plus animal, moins sensuel, moins subtil. On en a déjà assez parlé. Le désir qui m'a envahi est complexe. J'ai eu une érection l'autre jour quand on s'est cajolés. Je ne m'y attendais pas. Je n'ai pas analysé ce qui s'est produit en moi. J'ai été envahi par les bonnes baisers que nous avons connues. Et voilà, j'ai failli perdre pied.

– Michel, j'ai le sexe éteint. Ensuite, ce serait bête de faire un pied de nez à Guylaine à la dernière minute. Tu n'as pas à t'excuser. Je suis contente de ce soubresaut. Ça me fait chaud au cœur comme les mots que tu apportes. Je pourrai partir en me disant que mon grand amoureux rêve encore du sexe et de l'amour que je lui ai donnés.



Je ne sais pas ce qui m'a pris. Par chance, Bérénice est restée calme. Elle est amaigrie, plus de seins. Plus de seins à caresser, plus de seins pour l'appivoiser, pour démarrer la jouissance. Comme elle me l'a montré. Je pourrais mentir, dire que je tentais de lui faire plaisir une dernière fois, de la faire jouir malgré tout. La vérité, c'est que j'ai revu Bérénice en orgasme fou, déchaînée et j'ai été emporté. Heureusement elle le prend bien. J'aurais honte. J'ai honte.

Bérénice est restée en moi plus que je ne le croyais.

Guylaine est rentrée du travail peu après mon retour de l'hôpital. Les enfants étaient avec des amis. J'étais écrasé dans le fauteuil, sans journal, sans radio ni télévision, sans lecture, ni travail. Rien fait pour le souper.

– Ça va plus mal?

– Non.

– Tu as l'air assommé.

– J'étais dans la lune. Je réfléchissais.

– Tu réfléchissais dans la lune... S'il y a quelque

chose qui te tracasse... En tout cas, je peux préparer le souper si tu veux te reposer.

– Non, je vais t’aider, ça va me faire bouger.

– Bérénice te préoccupe?

– C’est plus que ça. Je perds plus qu’une amie. C’est un pan de ma vie qui se désagrège.

– C’est normal, vous avez vécu six ans ensemble.

– Il me semblait que tout était classé, comme dans une vie antérieure. Ça fait quinze ans que j’ai tourné la page.

– Tu avais peut-être oublié une page et tu viens de la découvrir.

– Tu vas être patiente?

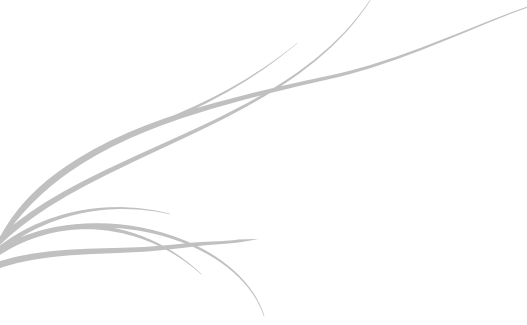
– Sois sans crainte.

Guylaine est douce, chaleureuse, compréhensive et aimante. Elle me rend la vie agréable et facile. Comme une descente de rivière au courant régulier.

Elle correspond à l’idée que je m’étais faite de ma femme quand j’étais jeune. Teint foncé, cheveux d’amérindienne, délicate mais vigoureuse, plus petite que moi pour que je puisse l’entourer totalement et la soulever comme fait un homme avec une femme. Surtout, des yeux noirs et vifs.

Rien à voir avec Bérénice. La foudre n'a cure des éléments qu'elle frappe. J'ai été emporté dans des rapides grisants mais trop violents pour mes habiletés de canotier.

Que serait-il arrivé si j'avais été mieux entraîné?



Bérénice a fait irruption dans ma vie comme une tempête. Plutôt un éclair, un orage électrique. Un événement que les connaisseurs voient venir mais qui s'abat sur ceux qui vivent distraitement, regardent ailleurs et se font prendre. Un débridement de la nature auquel on ne peut échapper.

J'avais vingt-deux ans, en quête d'un premier emploi. Dans ma poche, mon bac en enseignement secondaire. La chance m'a souri : on m'a confié la géographie en 4^e et 5^e secondaire à l'école D'Iberville de Rouyn, en Abitibi. En plein dans mes cordes. J'ai hérité des notes de cours de mon prédécesseur, de ses travaux pratiques, des tests et de questions d'examens. Tout pour faciliter la tâche d'un néophyte rempli de bonne volonté.

Une semaine avant la rentrée, j'ai été convoqué chez la directrice. Je connaissais son nom. Je ne l'avais jamais vue. Je ne savais rien de son style d'autorité, de ses relations avec les professeurs et les élèves. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien me vouloir. Elle s'est levée, s'est dirigée vers moi et m'a tendu la main. La mienne était hésitante. Je suis resté figé, la bouche ouverte, le regard dans le sien. Elle était grande,

mince, droite, souriante, tête haute, belle à couper les jambes. Et si jeune! Des yeux d'un vert éclatant, des yeux qui percent, un sourire et des lèvres invitantes. Comme une femme à son meilleur un soir de fête. C'était ma directrice.

Elle n'a rien ajouté à son « bonjour » et m'a fixé un moment. Qu'est-ce que je faisais là, troublé par sa beauté? Elle m'a invité à m'asseoir prenant un fauteuil près du mien. Comme dans son salon, elle s'est croisé les jambes. Des lignes!

– Monsieur Beaupré, vous commencez votre carrière d'enseignant et je tiens à vous dire que j'accorde une grande attention aux nouveaux professeurs. Je sais, pour l'avoir vécu, les premiers mois sont stressants, on peut se sentir seul et démuné. J'ai donc instauré un système de tutorat au bénéfice des débutants. Il n'y a rien d'institutionnalisé, rien d'obligatoire. Ce n'est pas dans la convention collective. Les profs le font gracieusement. Les conseillers pédagogiques jouent leur rôle, mais ils ne peuvent pas beaucoup déborder de l'aspect académique. Pour toute autre affaire, soit d'ordre disciplinaire, soit les relations avec les élèves ou le fonctionnement de l'école, il peut s'avérer utile de pouvoir se référer à une personne d'expérience.

J'aurais voulu dire quelque chose d'intelligent. C'est à peine si je pouvais la suivre.

– Il y a dix-neuf profs dans l'école qui vivent la même situation que vous et j'ai déniché une vingtaine d'anciens qui acceptent de jouer le jeu. Voici la liste. D'ici une semaine ou deux, lors des réunions, des rencontres dans les corridors ou dans la salle commune, vous pourrez détecter avec qui vous aimeriez être jumelé. Donnez-moi plus d'un nom pour faciliter la formation de paires. Vous déposerez votre choix dans ma boîte aux lettres.

Cloué sur mon siège. Incapable de détourner les yeux pour reprendre mes esprits.

– J'aurais pu vous livrer ces informations par une note dans votre casier, mais je tiens à prendre contact avec les nouveaux venus pour qu'ils sachent qu'ils peuvent aussi compter sur moi. Il faut que l'année débute le mieux possible pour vous et vos élèves. Ça va aller?

– J'espère bien. C'est une bonne idée que vous avez. Merci. C'est tout?

– Oui, bonne et heureuse année.

Elle m'a tendu la main, l'œil taquin, sachant qu'elle me déstabilisait. Elle avait débité son message d'un trait. Son air jovial et invitant lors de mon entrée s'était transformé. Elle avait un ton rassurant et stimulant. Elle dégagait une telle passion! Mon année ne pouvait

mieux débiter. Comme si toute ma carrière reposait dans ses mains. Mieux encore, dans ses yeux.

Je suis sorti de son bureau sur un nuage. Cette femme avait un regard! Son maintien, sa démarche, son comportement, son discours, sa beauté, tout ce qu'elle dégageait... Elle était ma patronne. Toutes mes craintes de débutant avaient fondu à la suite cette brève rencontre. Elle m'avait communiqué son assurance. Je pouvais compter sur elle et j'espérais devoir le faire.

J'ai dû faire un effort pour me rappeler son propos tellement j'avais été distrait. Comment se fait-il que personne ne m'ait parlé de cette femme extraordinaire qui dirige l'école? À vrai dire je n'avais pas encore côtoyé les collègues et je venais d'arriver à Rouyn, où on devait sûrement parler de cette directrice hors du commun. J'ai questionné. Je voulais vérifier si j'étais le seul à perdre la tête. Elle ne laissait personne indifférent. On vantait sa compétence, son habileté, son audace. Certains aimaient son franc-parler, d'autres trouvaient qu'elle manquait de diplomatie et de délicatesse. Elle avait ses amis et ne se formalisait pas si on le lui reprochait. « Vaut mieux être de son bord, parce que c'est un vrai bulldozer ». Les femmes l'admiraient ou la jalousaient. Certains hommes la craignaient, d'autres vantaient ses charmes.

Elle avait débuté sa carrière comme enseignante en français. À dix-huit ans, elle avait réussi à intéresser les grands élèves de 4^e et 5^e secondaire avec toutes sortes de moyens, de concours, de débats, puisant dans l'actualité et les préoccupations de leur âge. Tous aimaient ses cours, plusieurs découvraient le français et se mettaient à la lecture. Les grands gars étaient séduits, les filles la prenaient pour modèle. Elle affrontait les fauteurs de trouble et gagnait ainsi l'estime et le respect de tous. Une anecdote circulait encore dans les corridors. Ayant apostrophé un grand tarla qui faisait rire son entourage :

– Qu'est-ce que tu as à te froter derrière l'oreille?

– Je viens de me trouver un clitoris, mademoiselle.

Après s'être esclaffée avec toute la classe, elle avait ajouté :

– Dommage que tu ne l'aies pas découvert plus tôt, tu as perdu du bon temps.

Les rires avaient redoublé. Le farceur était resté stupéfait, incapable de répliquer. Sans exploiter la situation, mais avec fermeté, elle avait ajouté :

– Ta place n'est pas ici, tu ferais de l'argent dans un cirque. Si tu veux continuer l'année avec nous autres, je te conseille de consacrer ton talent à nos travaux, sans nous déranger. Tu as tout ce qu'il faut pour nous épater autrement.

Elle avait pris un ascendant définitif sur ses ados.

Elle était célibataire. Du moins pas d'homme sous son toit. J'ai su qu'elle logeait sur chemin Trémoy, la plus belle rue de Noranda, le long du lac Osisko. Elle était plus âgée qu'il n'y paraissait. La quarantaine. On la soupçonnait d'être lesbienne, même si elle faisait régulièrement de l'œil aux hommes.

C'était la première fois qu'une femme me faisait tomber dans les pommes à ce point. J'avais beau me raisonner, me convaincre de l'écart considérable qui nous séparait en raison de l'âge, du statut professionnel et de l'expérience de la vie, je restais hanté par sa présence. Toutes les filles que j'avais connues s'étaient évaporées. Elle était la femme de mes rêves. Je m'organisais pour la voir dans les corridors, faisais un détour pour passer devant son bureau. J'avais espoir de la rencontrer, de me rincer l'œil et de me faire voir pour vérifier si je présentais un peu d'intérêt pour elle comme il m'avait semblé lors de notre court face à face.

J'avais hâte à la première réunion du corps professoral. Je m'étais assis en avant, les participants laissant volontiers ces places vides. Elle ne pouvait pas ne pas me voir. Rien n'a paru. Elle m'a semblé sûre d'elle, un tantinet rigide, froide et volontaire. Je ne l'ai pas quittée des yeux tout en m'efforçant de rester attentif. La directrice s'était manifestée, ma ferveur était ébranlée.

En sortant, elle s'est dirigée vers moi pour me demander si je me sentais d'attaque. Elle m'a rappelé que je devais soumettre des noms. Elle me fixait de ses yeux perçants et son sourire engageant aurait dû me mettre à l'aise. Il n'en était rien. Je fondais. Envoûté et paralysé. Elle semblait y prendre plaisir. Après un moment d'hésitation, elle m'a dit à voix plus basse d'aller livrer mes choix dans son bureau. J'ai tremblé un oui qui aurait pu se transformer en un cri de joie.

Quand je suis revenu sur terre, j'ai voulu vérifier si mon entourage s'était rendu compte de ce qui venait d'arriver. Il n'y avait plus personne. Je voulais courir à son bureau, mais j'ai décidé d'attendre pour me ressaisir. Je me sentais comme un adolescent devant la première belle fille qui lui fait de l'œil. Mon cœur, gonflé, cognait comme si j'avais couru un kilomètre.

J'essayais de comprendre ce qui m'arrivait. Je ne pouvais croire que j'avais perdu tout équilibre, moi qui avais tellement bien manœuvré jusqu'à ce jour dans les méandres des relations humaines. De toute évidence, je venais de tomber en amour et cette fois le terme était bien choisi. Follement en amour après deux brèves rencontres où je n'avais pu qu'ânonner quelques mots insignifiants. Je cafouillais devant cette femme qui pouvait s'accrocher des hommes à volonté et qui peut-être préférait les personnes de son sexe. Elle pouvait être ma mère! Pourtant, je perdais la tête.

Dès que je l'apercevais et surtout si je pensais qu'elle pouvait me voir, les palpitations m'envahissaient, incontrôlables, délicieuses, révélatrices.

Quel moment choisir? Pourquoi ne s'est-elle pas contentée d'un papier? Elle veut jouer avec moi comme une chatte avec une souris blessée? J'étais coincé et content de l'être. J'ai choisi la fin de l'après-midi, au moment où tout le monde quitte les lieux. Si elle veut quitter son bureau rapidement ou étirer la rencontre, libre à elle.

– Merci. Vous saurez d'ici quelques jours avec qui vous êtes jumelé. Comment se passent vos débuts?

– Je suis plutôt content. Déjà à l'aise avec mes grands élèves.

– C'est ce qu'on me dit. Monsieur Beaupré, je vais être directe. Quand vous me regardez, ce n'est pas la directrice que vous zieutez. C'était évident quand vous êtes entré dans mon bureau.

– Heu...

– Vous n'avez pas à baisser les yeux, je serais la dernière à m'en plaindre. Je suis assez grande pour me rendre compte que je ne vous ai pas aidé. J'ai pu laisser paraître...

– Oui, justement.

- Il serait bon de mettre ça au clair, je crois.
- Oui, j’aimerais.
- Alors si on soupait ensemble?
- Ce soir?
- Non, demain. C’est plus intéressant quand la semaine est terminée. Vous êtes libre?
- Certainement.
- Je vous attends chez moi. Sept heures.

J’étais aux anges, anxieux, tout embrouillé. J’aurais déjà voulu être au lendemain. J’avais hâte, j’avais peur. Je me faisais du cinéma. J’ai passé une partie de la nuit à dérouler toutes sortes de scénarios. Je ne pouvais imaginer qu’elle m’invitait pour me faire la leçon. Elle l’aurait fait à son bureau. Cette femme était bien capable d’affronter la situation, d’en parler froidement pendant tout un repas sans dramatiser. Elle voulait me faire comprendre sans m’écraser qu’elle était la directrice, qu’elle devait garder son rôle même si elle me trouvait de son goût, qu’elle aurait pu être ma mère, qu’elle s’attendait à ce que je me ressaisisse et que je ne pouvais risquer de rater le début de ma carrière. Cette conclusion s’imposait et m’accablait.

Un vendredi d’angoisse. De mon humble demeure avenue Dufault, où j’avais loué un 2 1/2 à peine

meublé, dans un quartier rempli d'étudiants, j'ai marché vers Noranda, la ville des nantis. J'ai parcouru les trois kilomètres jusqu'au chemin Trémoy comme on avance vers un mur. Devant la porte, une Chevette de l'année.

Quand Bérénice est apparue, j'ai encore perdu mes moyens. Elle n'avait pas l'air de la patronne qui prolonge sa semaine. Que non! Une robe moulante à souhait, un air radieux comme si elle avait eu le loisir de se reposer depuis son retour de l'école. Un sourire engageant qui me confondait. Je n'avais pas prévu cette scène. Comme un enfant qui reçoit un cadeau et se demande si c'est bien à lui. Elle a une fois de plus pris l'initiative, me disant que son souper était prêt, qu'il pouvait attendre et que nous pouvions nous permettre un apéritif après une semaine bien remplie.

Nous sommes passés au salon attendant à l'entrée. Une pièce sobre, chaleureuse, aménagée avec goût. Je l'ai félicitée, pour enfin dire quelque chose. Elle a semblé comprendre mon malaise et m'a remercié d'être gentil. Rien pour m'aider à trouver un sujet de conversation. Elle a allumé une Craven A. Elle au moins savait quoi faire de ses mains. Nous avons dégusté un scotch, parlant de tout et de rien. Comme si nous ne savions pas ce que nous faisons là. Elle a finalement décidé d'aborder l'objet de la rencontre. J'étais soulagé et j'ai retrouvé l'état d'esprit que j'avais en sonnant à la porte.

Dès qu'elle a plongé ses yeux dans les miens, des yeux dans lesquels je m'engouffrais, j'ai perdu toute maîtrise. Elle a avoué qu'elle était captive elle aussi. Sans explication, ni précaution, ni hésitation, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Une étreinte subite, passionnée, frénétique. Elle a trouvé ma bouche, les langues se sont mêlées. J'étais redevenu un homme.

Nous nous sommes retrouvés au lit. Dans une euphorie totale, nous avons fait l'amour avec précipitation. Elle s'est laissée aller pleinement. Moi aussi.

Une fois dégrisés, nous n'avons pas connu la bouche amère des lendemains d'ivresse. En silence, nous avons goûté pleinement et paisiblement la douceur de nos corps, comme s'ils étaient accordés depuis longtemps. J'ai pu me régaler de la perfection de ses formes en me permettant d'en faire tous les contours. Dieu qu'elle était belle! Elle était radieuse. J'étais au ciel.

Après ces caresses, j'ai senti à nouveau les appels de la passion, chez moi puis chez elle. Elle a dirigé mes doigts vers son clitoris qui m'attendait. C'est elle aussi qui a encore pris l'initiative du condom. L'orgasme qui a suivi a été plus conscient, mais tout aussi animal. Nous avons pu ensuite nous regarder, sourire et nous regarder encore. La conversation s'est

amorcée lentement. Une conversation d'amoureux. Je la tutoyais sans m'en rendre compte.

Vers vingt et une heures, nous avons, en riant, rapaillé nos vêtements et sommes passés à table. Les légumes avaient eu le temps de s'imprégner du jus du rôti de porc gardé à la chaleur du four. La courte veillée a servi à explorer nos antécédents amoureux.

– J'ai eu quelques amourettes comme tous les jeunes, puis j'ai rencontré il y a quelques années une fille qui correspondait au modèle de femme dont je rêvais. Elle s'appelait Célyne. Elle m'adorait et moi je croyais l'aimer. Quand il a été question d'engagement, j'ai hésité et j'ai dû me rendre compte que je ne l'aimais pas d'amour. J'avais envie de vivre avec elle, ç'aurait été facile. J'avais envie d'elle, mais j'avais aussi envie des autres. Elle ne me hantait pas. Je lui ai demandé un temps d'arrêt et je n'ai par repris. Nous n'avons même jamais fait l'amour.

– Sérieux? C'était la première fois ce soir?

– Non. Mais ça ne m'est pas arrivé souvent.

– Tu as fait ça comme un pro.

– Merci.

– Je pensais que les gars de ton âge ne se privaient pas de sexe.

– Je n’ai pas couru les filles. Je ne me traînais pas de condom. Comme ce soir. Tu as affaire à un débutant.

– Je ne peux pas en dire autant à mon sujet. Il y a belle lurette que je ne suis plus vierge! J’ai flirté allègrement pendant mes études, mais j’ai toujours eu peur d’aller plus loin. J’avais à peu près ton âge quand j’ai fait l’amour pour la première fois, après un party trop arrosé. J’ai eu la frousse du lendemain parce que le gars ne me convenait pas du tout. J’ai eu chaud jusqu’au test de grossesse. Négatif. J’ai eu quelques aventures. Ensuite une liaison qui a duré un an. Avec un homme marié. Il avait une dizaine d’années de plus que moi et se disait prêt à laisser sa femme. Après des mois d’hésitation, j’ai conclu que j’étais la bonne poire et qu’il n’arriverait jamais à se décider. Je l’ai congédié. J’ai dû y mettre tout ce que j’avais de rationalité et d’énergie, parce qu’il me plaisait. Il correspondait à ta Célyne. En prime, il faisait bien l’amour.

– Il paraît que les femmes qui se font prendre dans une liaison avec un homme marié ont de la difficulté à s’en remettre.

– Des balivernes. C’est peut-être vrai pour les petites fleurs bleues...

– Et quand les hommes disent qu’ils vont quitter leur femme?

– D'accord, j'ai été naïve.

– Tu l'aimais?

– Non. Je me le faisais accroire. Je venais de franchir la trentaine et c'était la première fois que j'avais dans ma vie un homme qui correspondait à mes rêves. Beau, bien fait, intelligent, de l'esprit, de l'humour, de la délicatesse, agréable. Il m'attirait. J'ai mis du temps avant de me rendre compte qu'il n'éveillait ma passion que quand nos corps se rapprochaient.

– L'homme de tes rêves : beau, intelligent...

– Tu te demandes si tu fais l'affaire?

– Forcément.

– Si ce n'était pas le cas, tu ne serais pas venu dans mon lit.

– Je voudrais te croire, mais...

– Michel, écoute bien : si j'avais eu besoin d'une bonne baise, sans plus, je n'aurais pas pris le risque d'inviter un jeune prof de mon école. Ce que je fais n'est pas plus sage, je le sais, mais je n'ai pas su t'éviter. Bien avant que nos corps se touchent, le cœur me cognait quand je t'apercevais. C'est une folie, je suis assez grande pour le savoir, mais j'avais le goût d'aller au bout. Je suis comme ça.

Le jour était fort avancé quand je suis retourné chez moi. Nous avons convenu de ne prendre aucune décision concernant la suite. Seule consigne, ne rien laisser paraître.

Je me suis retrouvé dans mon fade appartement, incapable de me concentrer sur la préparation de mes cours. Comme une cassette qui tourne en boucle, je ressassais les heures passées avec Bérénice en essayant de prolonger ces moments trop courts. J'avais l'impression d'être dans un film, ensorcelé par l'inaccessible héroïne.

Comme au bord d'un précipice qui fascine, attire, menace.

Bérénice m'envahissait. Je cherchais toutes les occasions pour me trouver sur son chemin et saisir ses yeux qui chaque fois me troublaient et me faisaient vivre. J'ai tenu une semaine et j'ai pris la décision de faire les premiers pas. Elle m'a avoué qu'elle avait eu peine à se raisonner, mais qu'elle avait voulu s'en remettre à mon initiative. Nous avons poursuivi nos rencontres, clandestinement, le plus souvent possible, jusqu'au moment où il a fallu nous rendre à l'évidence. Nous ne pouvions continuer en ignorant les conséquences. Bérénice résistait à l'idée de compromettre la vie d'un jeune homme de vingt ans son cadet. J'hésitais à m'embarquer dans cette aventure. Je voulais des enfants, j'avais rêvé d'une vie familiale

régulière. Femme de rêve, Bérénice ne correspondait en rien à la femme de mes rêves.

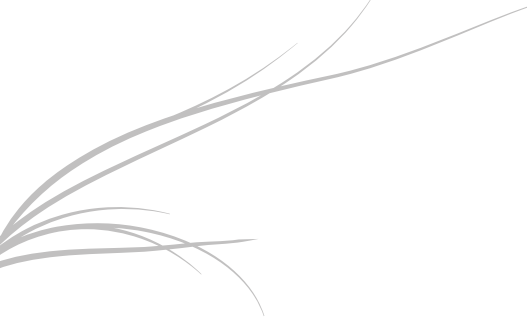
Mais comment refuser le grand amour quand il se présente?

Nous avons rompu. Après un mois, j'ai couru désespérément chez elle. Elle n'a pas cédé. Finalement, après un douloureux temps des Fêtes nous nous sommes revus et cette fois nous avons décidé de forcer notre destin. Dès le mois de mars, j'ai aménagé chez elle. En un rien de temps, la nouvelle a fait le tour de l'école et de la ville. Il a fallu avertir nos familles et nos amis. Nous étions capables de faire face à l'incompréhension, aux remarques, aux conseils. Surtout aux sous-entendus et aux silences.

Nous pensions que le temps arrangerait les choses à l'école. Tout allait bien avec mes étudiants et je laissais braire les professeurs qui me faisaient la gueule. Pour Bérénice, c'était plus compliqué. Elle voulait jouer son rôle de directrice sans anicroche. Ce n'était plus possible. Elle était l'objet d'une controverse qui ne semblait pas vouloir s'éteindre. Une sourde opposition, tant de la part des hommes que des femmes, allait grandissant : la directrice ne pouvait cohabiter avec un de ses employés, en sous-entendant toujours qu'elle pourrait être sa mère.

En juin, Bérénice a quitté son poste pour revenir à l'enseignement du français au collégial et jouir en

paix de notre lune de miel. Elle était contente de faire un pied de nez aux puritains qui se sont fait reprocher d'avoir fait fuir la meilleure directrice de l'école depuis des lunes.



*V*isionnaire, bête attachante, lucidité, passion, bulldozer, provocatrice.

Je recevais du courrier tous les jours. Je l'ouvrais avec grand intérêt, découvrant dans ces témoignages la vraie nature de Bérénice, dans la tête et le cœur des autres. J'y revoyais les différentes facettes de cette femme avec qui j'avais vécu de si bons moments et d'autres, plutôt pénibles. Je me préparais à lui livrer ma dernière cueillette quand j'ai reçu un appel de son frère Léo.

– J'ai reçu ta lettre. Je n'irai pas la voir. Elle pourrait me tomber dessus encore une fois. Mais tu me tiendras au courant, je veux aller aux funérailles. Quand je serai certain qu'elle ne me verra pas et qu'elle ne parlera plus.

– C'est Pauline qui va avertir la famille.

– En tout cas, si tu veux savoir ce qui me vient en tête, c'est *Bédette*. Ça va la mettre en crise, mais pour moi, elle va toujours rester Bédette. La petite chipie que j'ai connue, qu'on aimait pis qu'on détestait autant. C'est resté comme ça. Des fois je serais

porté à me réconcilier, pis d'autres fois c'est clair que j'aime mieux rester loin. Je suis encore mêlé.

Il a raccroché avant que je n'aie le temps de réagir. J'essayais de comprendre. Était-ce l'amorce d'un rapprochement? Une main tendue? Ou l'affirmation d'une ultime confrontation, le dernier coup de pelle pour rafraîchir le fossé creusé entre Bérénice et une partie de sa famille? J'ai eu l'impression que Léo avait la gorge serrée et qu'il ne tenait pas à poursuivre ses confidences.

Je n'avais pas le choix, il fallait livrer ce message lourd et équivoque. Je savais qu'il ébranlerait la destinataire.

Bérénice Boileau est née le 18 février 1940. L'accouchement ayant été difficile, l'aumônier de l'hôpital a voulu baptiser l'enfant sur le champ, parce qu'il était mal en point. La mère avait demandé de l'appeler Fleurette, si c'était une fille. Mais le vieil aumônier refusait un prénom qu'on ne trouve pas au calendrier ecclésiastique. C'était le jour de la fête de sainte Bernadette Soubirous, très populaire à cette époque. Un peu partout au Québec et ailleurs dans le monde catholique, on voyait toutes sortes de grottes plus ou moins artificielles avec une Vierge de Lourdes et la jeune sainte agenouillée à ses pieds.

Le prêtre insistait pour que la petite soit nommée Bernadette en prétendant que la patronne pourrait

sauver la vie de l'enfant, menacée selon le médecin. Monsieur Boileau n'osait pas aller à l'encontre du choix de sa femme. Il ne réussissait pas non plus à faire fléchir l'aumônier têtu. On trouva un accommodement raisonnable. La petite s'appellera Marie Bernadette Fleurette Boileau. Le premier nom était toujours accolé à celui des filles sans être utilisé. Le deuxième était le prénom d'usage et le troisième, souvent celui de la marraine ou d'une aïeule. On pouvait aussi y recourir dans la vie courante.

Le bébé reprit rapidement des forces et on attribua ce changement subit à la sainte de Lourdes. Madame Boileau n'osa pas rouspéter. Quand elle la cajolait, elle aimait dire « ma petite Fleurette » sans pour autant imposer son choix.

Elle n'a pas tardé à le regretter. Son mari, porté comme beaucoup de monde à donner un surnom aux bébés, s'est mis à l'appeler affectueusement Bédette. Sa femme avait beau le reprendre, lui dire que ce sobriquet de mauvais goût risquait de lui rester, il n'en continuait pas moins à la nommer ainsi. Ses frères et sœurs en faisaient autant quand ils étaient loin des oreilles maternelles.

Évidemment, le nom défendu n'en prenait que plus d'intérêt. Honni par la mère, il l'était d'autant plus par la petite à mesure qu'elle prenait conscience de l'usage malicieux qu'on en faisait. Bédette, c'était

l'arme de destruction massive quand on voulait faire enrager la fillette colérique.

Le sobriquet s'est propagé comme un virus jusqu'à la cour de l'école. Encore plus destructeur. Bernadette blâmait son père d'avoir cédé devant l'aumônier de l'hôpital et reprochait à ses parents de n'avoir pas utilisé Fleurette, même si elle trouvait le mot un peu simplet. Elle a vécu son enfance avec des Bédette imprimés sur sa peau comme des stigmates. Elle se rappelle s'être battue comme une lionne déchaînée contre les enfants qui l'agressaient avec ce mot qu'elle recevait comme une gifle. Elle attaquait de tous côtés, s'il le fallait, ne réussissant qu'à s'attirer des coups. Ses colères encourageaient ses adversaires. Tous ceux qui criaient ou même échappaient un Bédette devenaient ses ennemis à vie. Elle supposait qu'en son absence on se moquait d'elle avec pareille étiquette.

Elle a fini par comprendre et accepter les conseils de sa mère : « Fais semblant que tu les entends pas, montre-toi plus intelligente qu'eux autres ».

Elle a appris à vivre avec son nom sans réussir à l'accepter, développant un profond mépris pour les personnes qui continuaient à l'appeler Bédette. Dont son grand frère Léo et son père. Ce dernier se faisait plus discret, sauf quand il voulait s'imposer à sa fille volontiers altière et indépendante. Elle ne l'en détestait que mieux.

Adolescente, comme toutes celles de son âge, cherchant qui elle était et qui elle deviendrait, Bernadette en voulait à son miroir de ne pas la refléter aussi belle qu'elle aurait voulu et à ses parents de l'avoir affublée de ce nom qui lui collait au front et à l'âme. Comme le signe de Caïn, fils maudit d'Adam et Ève. Quand elle jouait à s'inventer une signature, il lui répugnait d'écrire son prénom. Elle trouvait cent manières de réunir B. Boileau, jouait avec Bois l'Eau, Boilo, Boisleau, Boilot. Parfois elle jonglait avec Fleurette en pensant qu'il serait possible un jour de faire le transfert. Elle a commencé à signer B. Boileau et à se présenter de la même manière.

Sa crise d'identité s'est cristallisée autour de ce prénom. Quand elle apprit que certains artistes avaient complètement inventé leur nom, elle décida qu'elle en ferait autant. Elle serait comédienne et se nommerait selon son goût. Cette pensée l'a réconciliée avec elle-même et son miroir.

Les recherches ont commencé. Dans les B si possible, pour garder la même signature. Blandine lui plaisait. Elle découvrit ensuite Béatrice, princesse des Pays-Bas, et surtout muse de Dante dans la *Divine comédie*, incarnation de la beauté et de la bonté. Elle vécut quelques semaines de grâce avec cette découverte quand elle flaira un problème éventuel avec Béa. Beaucoup moins détestable que Bédette, mais

pourquoi prendre des risques? *Le Petit Larousse* est venu à la rescousse. Dans les pages des noms propres, elle tomba amoureuse de Bérénice. Ça sonnait à ses oreilles comme une musique. Elle le prononçait en étirant la finale « isse ». Le plus beau nom de la langue française, même prononcé à la québécoise!

En prime, Bérénice, princesse juive et maîtresse de Titus, a inspiré une tragédie à Racine et à Corneille. Rien de mieux pour Bernadette qui rêvait d'être comédienne. Quand elle a découvert que Verlaine avait fait un poème sur cette amante aimée mais éconduite, sa décision fut irrévocable. Elle serait Bérénice. Dès lors, elle s'est intérieurement rebaptisée et a réussi à vivre en paix avec son image.

Quand B. Boileau, devenue adulte, a voulu procéder au changement de son nom, elle s'est rendu compte que ce n'était pas si simple. Les artistes pouvaient se présenter sous un autre nom, les écrivains utiliser un pseudonyme, mais ces appellations n'avaient rien de légal. Pour un changement officiel, il fallait passer devant un juge et prouver qu'il y avait préjudice à garder son nom de baptême. On suggérait de prendre un avocat pour faciliter la démarche. Bernadette a d'abord baissé les bras. Mais lorsqu'elle apprit que dans la cour et les corridors de l'école, les élèves qui ne la prisait pas avaient répandu son sobriquet, ses rancœurs anciennes ont refait surface.

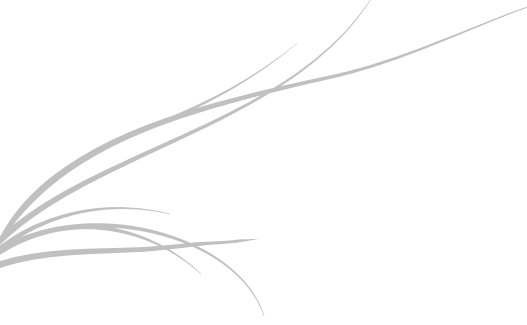
Elle a donc décidé de procéder. De se débarrasser de ce nom ridicule qui la défigurait, qu'elle s'évertuait à cacher parce qu'il évoquait toujours en elle le Bédette de son enfance. Elle serait enfin Bérénice, à défaut d'être comédienne.

D'autant plus que Réjean Ducharme venait de publier *L'avalée des avalés*. Un livre choc que B. Boileau, la professeure de français, avait dévoré. Elle se revoyait dans cette jeune fille révoltée, écartelée entre des parents dysfonctionnels, incapable de s'abandonner à son amour dévorant pour sa mère belle et élégante, en qui elle déversait tout son ressentiment. Elle nourrissait aussi un profond mépris pour son père qui semblait incapable d'émotion. Bernadette adolescente, c'était la Bérénice de Ducharme, insoumise, tourmentée, qui rejette par-dessus bord religion, convenances injustifiées et agissements mensongers.

Elle s'est présentée seule devant le juge, pensant qu'elle avait plus de chance de plaider elle-même sa cause. Un avocat ne saurait évoquer tout ce qu'elle avait souffert avec ce maudit prénom et il ne pourrait évoquer le spectre qui se présentait à nouveau. D'autant plus qu'elle était pressentie pour prendre la direction de l'école. Il ne fallait pas prêter flanc aux sarcasmes. L'occasion était belle.

Le juge ne l'entendit pas ainsi. Il refusa la demande. Bernadette en fut abasourdie. Au diable le juge

et la légalité, elle décida de procéder quand même. Elle annonça qu'elle s'appelait désormais Bérénice. Quitte à se démerder tant bien que mal avec tous les imbroglios que son double nom provoquerait. Dans les actes officiels, elle indiquait Bérénice (Bernadette) Boileau.



Noël 1965. La nouvelle Bérénice est invitée au réveillon chez Pauline. Sa sœur aînée a provoqué cette rencontre dans l'espoir de resserrer les liens familiaux. Depuis que sa mère s'en est allée à Montréal il y a une dizaine d'années, pour suivre son nouvel amoureux, aucun Noël en commun.

Quant au paternel, pas de signe de vie depuis que sa femme l'a quitté en 1955. D'après Léo, il court les chantiers miniers les plus reculés, dans les filiales de Noranda Mines, fait des semaines de soixante heures et plus, des salaires faramineux qu'il brûle au jeu ou lors de cuites ahurissantes. Aux dernières nouvelles, il serait dans les mines de cuivre du Chili. On était habitué à ses longues absences, mais on sait maintenant qu'il ne reviendra plus. La blessure reçue au départ de sa femme ne semble pas se cicatriser. Déjà fermé, incapable de vivre ses émotions, jaloux et facilement hargneux, c'est un loup solitaire et meurtri.

Un beau loup. Majestueux. Qui a séduit à l'époque la mère de Bérénice. Ils formaient un couple éblouissant, « digne d'Hollywood ». Il était grand, mâle, solide, tout intérieur. Elle était élancée, bien moulée, cheveux blonds abondants, des yeux rieurs, une louve

audacieuse. Elle faisait de l'œil aux hommes. Ils lui tournaient autour. Pauline et Bérénice en étaient offusquées, voire jalouses.

Madame Boileau et son ami avaient trouvé gîte et couvert chez Bernadette qui avait dû se résigner à les accompagner à la messe de minuit. Les Boileau ne fréquentaient plus l'église, mais ne pouvaient manquer cette célébration avec les chants, les rencontres, les souhaits, toutes choses qui précèdent et justifient le réveillon. Ils se sont tous retrouvés, Bernard, le troisième de la famille, encore célibataire, Léo et sa femme, Bernadette, la mère et son ami, dans le loyer où Pauline vivait à l'étroit avec son mari et ses trois enfants. Personne ne semblait regretter l'absence du père. L'atmosphère était celle des retrouvailles, exubérante et chaleureuse. Pauline avait gagné son pari. Les libations aidant, chacun y allait de ses nouvelles, de ses questions, sans arrière-pensée. Bernadette ne pouvait trouver meilleure occasion. Le scotch avait fait tomber une bonne part de ses craintes.

– Tant qu'à être dans les nouvelles, j'en ai une importante à vous faire.

La réaction a été unanime et instantanée : « Tu te maries! »

– Je n'ai même pas de chum. J'ai pris une décision qui me trotte dans la tête depuis longtemps... j'ai changé de nom.

– Comment ça?

– Je ne m'appelle plus Bernadette mais Bérénice. J'ai toujours détesté mon nom. J'ai pesté toute mon enfance parce qu'on m'appelait Bédette, j'en ai été malheureuse. Il y a des élèves qui l'ont appris et qui risquent de me faire des problèmes. C'est fini, je suis Bérénice Boileau. C'est le plus beau nom. Commencez tout de suite à vous habituer. Si vous m'appelez Bernadette, je ne vous entendrai pas.

Elle dévisageait Léo, sachant que l'incompréhension et la résistance viendraient d'abord de lui. Elle ne s'était pas trompée.

– Voyons donc, tu es tombée sur la tête, ça se fait pas comme ça!

– Pourquoi pas?

– Penses-tu qu'on va être capable d'arrêter...

– Toi Léo, tu ne devrais pas parler. S'il y en a un qui m'a écoeürée avec ça, c'est bien toi.

– C'est ça, si tu as été malheureuse, c'est à cause de moi!

– On dirait que tu ne t'es jamais rendu compte de ce que tu faisais. Chaque fois que tu prononçais ce maudit surnom, c'est comme si tu me donnais une claque en pleine face.

– Mets-en pas trop, on te croira pas.

– On voit bien, sacrement, que tu ne comprends pas encore.

– Voyons les enfants, on dirait que vous êtes retombés vingt ans en arrière!

– Bien justement, c'est ça que je ressens. Excepté que maintenant, je suis assez grande pour me défendre. S'il y en a qui ne sont pas capables de m'appeler Bérénice, je ne suis pas intéressée à leur parler.

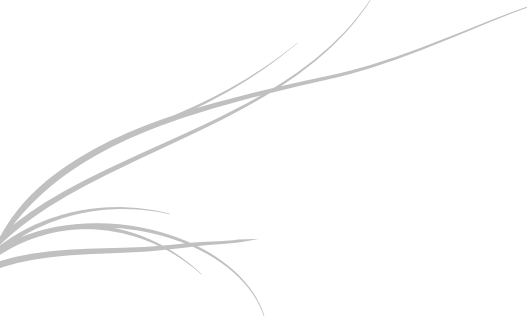
– Ça changera pas grand chose.

– Continuez le party si ça vous amuse, moi je m'en vais. Maman, la porte ne sera pas barrée, tu t'en viendras quand tu voudras.

Bérénice est sortie survoltée, en pleurant. Bernard, son frère aîné, n'était pas intervenu, Pauline avait tenté de le faire, sans succès. Personne n'avait pris sa défense, tous abasourdis, pris de court.

Léo a retenu l'avertissement. Il n'a plus jamais adressé la parole à Bernadette.

Quant à Bérénice, elle est rentrée écrasée. Elle avait mis tellement d'années avant de franchir le dernier pas. Elle a pris conscience que les autres ne la suivraient pas sur-le-champ. Pas question de revenir en arrière, elle va laisser le temps au temps.



J'ai présenté ma nouvelle cueillette. Elle a fait peu de commentaires, si ce n'est que pour souligner son accord avec *bête attachante*.

– Je le sais que je suis bête. *Provocatrice*... Ça c'est Léo. Il m'a déjà traitée d'agace-pissette. Même avec mes faux seins, j'ai continué à séduire et ça le faisait chier.

– Ce n'est pas lui. Ce n'est pas dans ce sens là. Tu as toujours su provoquer les discussions, les remises en question.

Elle me semblait plus distraite, préoccupée.

– As-tu reçu d'autres lettres, d'autres cartes?

– Des cartes de prompt rétablissement?

– Ce n'est pas ça que je veux dire.

– Bien moi, c'est ça que je veux dire. J'en ai reçu une, imagine-toi. Un niais avec une carte cheap de Hallmark et sa signature. Faut pas avoir la jugeote bien forte.

– Pourquoi le prendre de travers? C'est peut-être tout ce qu'il peut faire? Il a au moins pensé à toi.

– Il aurait été mieux de s’abstenir. Tu ne changeras jamais. Excuser la niaiserie, on ne devrait pas. Il me semble qu’il faut être réaliste maudit. Appeler un chat, un chat.

– Tu n’as pas l’air en forme.

– Ce n’est pas une question de forme. Je suis de mauvaise humeur. Encore en crise après Jean-Paul. Et puis, au fond, je suis en crise après moi. C’est plus difficile à prendre. J’ai grimpé dans les rideaux, je lui ai fait une colère, j’ai été dure.

– Il est venu aujourd’hui?

– Après-midi. Ça me prend tout mon petit change pour me tenir à flot et il faudrait que je lui tienne la tête hors de l’eau. Imagine-toi qu’il a encore perdu son emploi. Il est devant rien. Il est venu s’effoier l’âme et le corps dans le fauteuil pendant que j’essayais d’oublier mes douleurs au ventre.

– Qu’est-ce qui est arrivé?

– Ça fait trois ou quatre fois qu’il triche pour venir me voir : congés de maladie, courses pour son travail. Il s’est fait prendre. Il en veut à son patron, tente de saisir le syndicat pour qu’il monte un dossier. Le délégué syndical ne veut pas collaborer. Moi je dis que cette affaire n’est qu’un prétexte. Je lui ai dit de laisser tomber. Il aurait été congédié quand même à

la première occasion. Il n'est pas fait pour ce travail-là. Il n'est peut-être pas fait pour aucun travail. Et je n'ai jamais eu de pitié pour les gens qui font pitié. Les malchanceux qui se battent, qui essaient de s'en sortir, oui, mais pas ceux qui se lamentent pour tout et pour rien.

– Bérénice, tu as dû lutter contre ton corps pour survivre et te rendre à ce jour. Jean-Paul doit lutter contre son âme. Une âme malade, ce n'est pas plus facile à traîner.

– Tu as raison. Quand je te dis que je suis en maudit après moi, c'est à cause de ça. Tout me laissait croire que je pouvais faire une sortie en douce, finir mon voyage sur une bonne note. Je dérape à tout moment. Le naturel me rejoint au moindre détour. Je n'étais pas en mesure de le soutenir, mais il me semble que j'aurais pu au moins fermer ma grande gueule. Il est assez écrasé comme ça. Viens t'asseoir plus proche que je te lise des bouts de mon carnet. J'ai ressorti *L'avalée des avalés*. Il y a des passages qui me travaillent et que j'ai recopiés pour m'en imprégner.

– J'espère que tu ne comptes pas sur Ducharme pour te remonter. Surtout pas *L'avalée des avalés*!

– Moi, ça ne m'a jamais déprimée. Ça me replace les yeux en face des trous.

– En tout cas, la Bérénice de Ducharme, ce n'est pas tellement une fille de party.

– La vie non plus, ce n'est pas un party.

– N'empêche qu'on en a viré quelques-uns, pas vrai? Ça aide à vivre, même si on a un peu mal à la tête le lendemain.

– Écoute-moi ça. C'est Bérénice qui parle :

« Les histoires d'amour me fatiguent... Ils arrivent face à face, ils se regardent et ils sentent leurs cœurs s'enflammer, se mouiller et se gonfler. Ils s'aiment. Je te l'aime. Tu me l'aimes... Ils se sont fait jouer un tour et, aveuglément, comme s'ils étaient bouchés à l'émeri, ils s'en réjouissent. Ils sont victimes d'un complot, dupes d'une machination. Je m'appelle Bérénice Einberg et je ne me laisserai pas induire en erreur. Il ne faut pas se laisser aller à aimer. » Ça ne pourrait pas être mieux dit.

– Ça ne pourrait pas être plus pervers. Comme si tout amour fou était à fuir, comme si tout amour passion était néfaste. Tu ne vas pas me dire que cette Bérénice névrosée est en train de te convaincre que notre aventure était une erreur?

– Non. Tu ne comprends pas ce que j'aime là-dedans. Ducharme décrit tellement bien notre coup de foudre! Et puis, finalement, il nous dit que tôt ou

tard, ça ne mène nulle part. Pas vrai?

– Si ça ne menait nulle part, je ne serais pas ici.

– C'est vrai.

– C'est comme la vie, dans ce cas-là, ça mène à la mort.

– Justement.

– Oui, mais bonyeu, entre les deux, entre la naissance et la mort, il y a quelque chose à manger et à digérer qui en vaut la peine. Ducharme est cynique.

– Il est caustique et provocateur. En tout cas, moi ça me plaît de le relire. Écoute Bérénice parler de la mort :

« En termes ordinaires, c'est une défaite. En termes délirants, elle porte le nom de triomphe... »

– Ça au moins, si ça n'aide pas à vivre, ça peut aider à mourir. Triompher de la peur, de l'angoisse, de la souffrance, de nos lâchetés.

– Un ultime pied de nez à la vie. Bérénice vient de perdre son amie et elle se rebiffe :

« Sur le coup, j'ai perdu les pédales. Maintenant, je ne sens rien... est-ce qu'on est responsable de ne pas avoir de larmes, est-ce que le puits est responsable

de ne pas avoir d'eau?

Je n'assisterai ni à son service funèbre ni à sa mise en terre. Je ne porterai ni le cercueil ni le deuil... À peine au lendemain de ce premier choc avec la mort, il me tarde que le soleil se lève, que la ville s'éveille, que la vie reprenne. Mort, si tu savais comme j'ai hâte de voir ta face en plein soleil, comme j'ai hâte qu'il fasse jour pour que tu puisses me voir rire de toi... D'ailleurs, les morts ne sont pas causants, ils ne disent pas grand-chose à qui que ce soit. Pas de deuil, merci. »

– C'est vrai que c'est beau. Par contre, pour que ce soit vrai, c'est autre chose.

– Tu veux dire...

– « Les morts ne sont pas causants », je le sais. Mais tu conviendras qu'il y a des disparus, des feu un tel ou une telle comme dirait Ducharme, qui continuent à nous inspirer, à nous aider à vivre, qui peuvent même nous influencer jusqu'à la fin de nos jours. Je dirais qu'ils parlent encore et même plus fort que de leur vivant. Quand on ne retient d'eux qu'un mot ou deux, ils s'incrument.

– Pourvu que ce soient les bons.

– Tu crois encore que les gens ne sont pas sincères?

– Pas forcément, mais ils ne donnent que l'image

positive. Je suis sûre qu'il doit y avoir plus d'ombre que ce que j'entends.

– Évidemment il y a des facettes obscures, mais ce ne sont pas celles qui dominent. Je reçois parfois des commentaires significatifs, comme par exemple aujourd'hui, la personne qui a marqué *amour* a écrit, si je me souviens bien, « elle aime les gens, mais elle peut tout autant détester. Ce que je garde c'est sa capacité d'aimer ». Ou l'autre qui a écrit *authenticité*, et qui a ajouté entre parenthèses, « jusqu'à l'intransigeance parfois. »

– C'est ça qui fausse la donne, si tu ne me le dis pas.

– C'est accidentel. Il a été convenu que je ne te livrais pas de phrases, pas de commentaires.

– Tant mieux si c'est vrai.

– Bérénice, il y a un problème si tu ne me fais pas confiance ou si tu ne crois pas en la sincérité de tes amis. Essaie de penser à des gens que tu as bien connus et qui sont partis en laissant une trace forte en toi. Ils devaient avoir aussi des côtés obscurs que la mort a effacés. Quand on n'est plus éclairé, on ne projette pas d'ombre.

– C'est vrai.

– Il me reste un mot que je ne t'avais pas dit en

arrivant. Parce qu'il n'est pas de même nature que les autres.

– Tu m'intrigues.

– Je suis embêté parce que j'ai peur de briser l'anonymat.

– Accouche!

– C'est *Bédette*.

– Calvaire.

– Faut pas le prendre comme ça. Ce n'est pas venu comme un sobriquet méprisant. J'ai senti dans le ton une affection qui ne parvient pas à se manifester.

– C'est Léo. Il va me poursuivre jusqu'à ma tombe, le bâtard.

– Ça te fait encore mal?

– Oui.

– Dommage, ce n'est pas ça qu'il voulait faire, j'en suis sûr. Pour lui, tu vas toujours rester sa petite sœur.

– Sa petite sœur qu'il a fait enrager tant qu'elle n'a pas été assez vieille pour l'envoyer chier. Je l'ai ignoré toute ma vie parce qu'il n'a jamais été capable de me voir autrement qu'en Bédette. Il ne s'est jamais rendu compte que ce nom a empoisonné mon enfance et

que c'est surtout lui et papa qui ont fait naître et alimenté ma rancœur. N'essaie pas de me présenter ça en douce.

– J'aurais peut-être dû?

– Pas me le dire? Que je te prenne à me cacher des réponses. Je les veux, même celles-là sinon toutes les autres vont perdre leur valeur.

– Je veux dire que j'aurais peut-être dû attendre un jour meilleur.

– Ne t'inquiète pas, je vais m'en remettre.

– C'est dommage quand même que tu ne sois pas très réceptive.

– Toute consentante à me laisser encore écoeurer par lui?

– Tu n'es peut-être pas en état de comprendre ce que j'aimerais te dire.

– Comme?

– Léo n'est peut-être pas subtil, mais il n'est pas mal intentionné. Il est pogné avec votre problème lui aussi. Il m'a dit qu'il ne pourrait pas venir te voir, mais qu'il voulait être au courant des cérémonies funèbres.

– C'est ça, il n'est pas capable de me voir vivante, mais morte, ça va faire mieux son affaire.

– Et si c'était parce qu'il ne veut pas t'imposer sa présence et qu'il tient à venir te dire au revoir?

– J'aime mieux qu'il se contente de mes cendres.

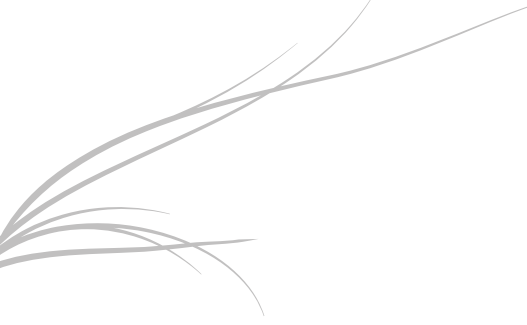
– J'ai retenu : « Tu lui diras que pour moi, elle va toujours rester Bédette, la petite chipie qu'on aimait pis qu'on détestait autant. Tu lui diras que c'est resté comme ça : des fois je pense que je l'aime pis d'autres fois je ne peux pas la supporter. Je suis toujours mêlé. »

– Quand tu le verras au salon funéraire, tu lui diras que j'ai été touchée.

– Je pourrais lui dire avant.

– Non.

Bérénice a demandé à la préposée aux soins de la préparer pour la nuit. Exténuée, tendue. Je lui ai fait un court massage aux tempes, sur les joues et la nuque. Quand le calme est revenu, j'ai massé longuement ses pieds et ses jambes. J'ai continué jusqu'à ce qu'elle se mette à ronfler.



Quelle est la durée moyenne d'une lune de miel? Avec Bérénice ce ne fut pas long. Quand j'ai aménagé chez elle, j'étais un pensionnaire amoureux. Dans son logement, ses meubles, ses affaires, sa cuisine, son lit. Avec ses horaires, ses habitudes, ses exigences. Je ne m'en plaignais pas, tellement ça m'arrangeait. J'avais à peine commencé à organiser mon loyer et à sortir de ma vie d'étudiant. Je faisais le saut dans l'environnement d'une femme bien établie. Une aubaine. Qui s'en serait plaint?

Elle était sans le sou, je ne m'y attendais pas. Sur ce point, nous étions sur la même longueur d'onde.

La vie à deux nous a rendu possible la traversée des derniers mois de l'année académique, remplis de fatigue et de stress. Les longues vacances d'été devaient permettre de mieux nous connaître, et ce fut le cas. De nous ajuster l'un à l'autre, moins certain. Ce fut surtout la découverte de la difficile adaptation. La célibataire était déstabilisée et le jeune premier n'avait jamais expérimenté la vie de couple. Cette super woman risquait de se comporter en patronne tandis que le nouvel arrivant devait tenter de trouver sa place. J'ai rapidement pris conscience du danger

d'une situation de dépendance que j'aurais du mal à renverser par la suite. Dans laquelle nous ne serions pas heureux.

Je n'avais pas un sou et je comptais non seulement faire ma part pour les dépenses communes mais économiser pour assurer ma sécurité financière. Elle gagnait deux fois mon salaire et dépensait à mesure. Quand elle me voyait lésiner, elle payait pour les deux. J'en étais humilié. Nous n'avons jamais pu régler ce contentieux.

Quand la nouvelle année scolaire a démarré, j'ai cru que la vie quotidienne nous aiderait à fixer nos balises. Bérénice, redevenue professeure, moins préoccupée, disposant de plus de temps, pourrait m'aider à me hisser sur le même palier qu'elle.

J'avais beaucoup de chemin à parcourir. Je l'ai constaté au sujet de la bouffe. Bérénice était friande de bons repas. Moi aussi, mais je n'avais jamais fréquenté les restaurants ni tenté de recettes compliquées. De plus, Bérénice n'aimait pas la routine culinaire, alors que je m'en accommodais facilement. Surtout s'il fallait travailler fort pour créer la nouveauté. Je ne voulais pas demeurer son assistant. Après quelques mois de malaise, nous avons convenu d'une solution simple. Je me chargerais des soupers sur semaine et Bérénice assumerait les vendredi, samedi et dimanche, ce qui lui permettrait de préparer des mets plus

recherchés et d'inviter à sa guise, assurée de recevoir convenablement. J'avais tout à apprendre, habitué aux spaghettis et aux pâtés chinois. L'excellente pédagogie qu'était Bérénice s'est montrée piètre professeuse d'art culinaire. Elle ne comprenait pas mes limites et ne voyait pas les efforts que je faisais pour être à la hauteur.

– Ça va être un peu sec, tu devrais faire une béchamel.

– Tu fais ça comment, je n'ai pas le temps de fouiller dans tes livres.

– Voyons, une béchamel! Fais-la au micro-ondes, tu ne peux pas la manquer.

– Je te dis que je ne sais pas.

– Tasse-toi, je vais te la faire. Ça prend une minute.

– Si c'est si simple, tu devrais en profiter pour me le montrer.

– Regarde-moi, tu vas voir qu'un enfant est capable de faire une sauce blanche au micro-ondes.

Le ton et la manière avaient tout pour me rebuter.

Surtout que je devais tenter de trouver des recettes nouvelles, à ma portée, rapides à réaliser. À tout moment elle prenait ma place pour me sortir du pétrin, sans pour autant me donner la chance d'apprendre.

– C'est indiqué de rajouter un peu de cannelle, c'est combien?

– Pas trop parce que ça goûte beaucoup.

– Une cuillerée à thé?

– Voyons donc!

Quand je revenais de l'épicerie, il y avait toujours quelque chose qui clochait : pas la bonne marque, pas le bon format, pas le beau morceau. Le stress nous rendait irascibles.

– Tu as la réputation d'être excellente prof, exigeante mais compréhensive. Comment se fait-il qu'à la maison, tu ne sembles pas comprendre que j'ai du chemin à faire avant de répondre à tes attentes?

– Tu ne sembles pas comprendre que je fais d'immenses efforts pour endurer ton inexpérience.

– Ce n'est pas facile de vivre avec une personne qui excelle en tout.

– Tu n'es pas obligé de faire comme moi, de réagir comme moi, de penser comme moi. Sois toi-même, défends-toi. Arrête de faire le petit chien. Écrasé par son maître.

– Ce serait plus facile si tu ne te comportais pas comme le maître de son petit chien. Je me sens asservi.

– L’histoire nous enseigne que les esclaves ont conquis eux-mêmes leur liberté.

– Je le sais. Tant qu’ils ont continué à lécher les bottes de leur maître en pensant qu’ils ne pouvaient pas vivre sans eux, ils étaient foutus. Peut-être que c’est le sort qui m’attend.

Pourtant, je l’aimais.

Le fossé qui nous séparait disparaissait à tout moment, nous faisant espérer des jours paisibles. Au lit nous parvenions généralement à nous rejoindre et à colmater les brèches de la journée.

Nous avons aussi beaucoup profité d’échanges spontanés et faciles au plan professionnel. Bérénice aimait me faire partager sa passion pour la littérature. Elle me présentait ses préparations de cours, ses tests, cherchait mes avis sur les lectures qu’elle exigeait de ses étudiants, consciente que j’étais plus près d’eux. De mon côté, j’aimais vérifier mes approches pédagogiques, mes travaux pratiques. Elle découvrait le large éventail et tout l’intérêt de l’enseignement actuel de la géographie. Je me sentais à la hauteur et ça me faisait du bien.

Sportive, Bérénice m’entraînait au ski de fond, me faisait découvrir les sentiers du mont Kékéko et le parc Aiguebelle. Elle me suivait à la piscine.

Nous fréquentions le Théâtre du cuivre, assidus au ciné-qualité. Le récent Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue nous comptait parmi ses fidèles. Malgré la compétence de Bérénice en littérature, je ne me sentais pas démuné pour donner mon avis sur les films que nous allions voir.

Au plan social, j'ai peu à peu pris ma place dans le cercle de ses amis. J'ai réussi à l'apprivoiser à la faune du Cabaret de la dernière chance où elle ne passait pas inaperçue.

Mais ces moments de grâce ne meublent pas toute une semaine. Il y avait tellement d'occasions d'accrochage. Sur tout et surtout sur rien.

Je pensais que l'amour pouvait venir à bout de tout. Bérénice semblait y croire aussi. Je comptais peut-être trop sur elle pour nous aider à régler nos différends. Il me semblait qu'une femme si extraordinaire, intelligente, sensible et expérimentée se devait de trouver les raisons de nos disputes, de nos malaises, de nos incompréhensions. Et les remèdes surtout. J'ai mis du temps à comprendre qu'elle faisait autant d'efforts que moi et qu'elle ne réussissait pas mieux que moi. Je ne savais pas encore que l'amour n'élimine pas les disputes, ni que les coups qui font le plus mal sont ceux qui viennent des êtres aimés.

Le franc-parler de Bérénice, son allure altière, sa façon d'aborder la vie et les gens m'avaient fasciné

dès le premier jour. J'y voyais le signe d'une personnalité forte, d'une femme autonome et capable de se tenir debout en toute circonstance. Je n'avais pas vu l'envers de cette médaille. Les travers ou les défauts des gens ne sont jamais très loin de leurs qualités. Je me suis souvenu d'une phrase que répétait souvent un vieux de mon enfance : « Une médaille est jamais assez mince pour pas avoir deux faces. » L'autre face de Bérénice m'écrasait. Bérénice souffrait de me faire souffrir. Plus je m'aguerrissais, plus je l'attaquais, ravivant inévitablement nos blessures.

Je ne pouvais me résoudre à penser que j'avais fait une erreur en emménageant chez elle, même si la période la plus facile avec Bérénice a été celle où je ne la rejoignais qu'à la fin de la semaine. Je m'interrogeais sur mes façons d'agir, de parler ou de ne pas parler. Je me demandais si c'était le lot de tout couple qui tente de s'ajuster l'un à l'autre. Évidemment, j'en venais à la conclusion que le problème, c'était elle. Puisque de mon côté, je ne voyais pas comment je pourrais changer au point de répondre à ses attentes. Elle, la vieille fille à la personnalité définitive, cassante et sans ménagement.

Pourtant je l'aimais.

Bérénice était aux anges, mais de moins en moins souvent, de moins en moins longtemps. Elle se demandait si elle avait bien fait de m'accueillir chez elle.

On aurait pu profiter pleinement de l'union de nos corps, de nos cœurs et de nos âmes pendant les fins de semaine, passant les autres jours dans les souvenirs et l'attente. Mais ce n'était pas le genre de vie dont elle rêvait. Surtout, ce n'était pas le genre de vie qu'elle voulait m'offrir. Elle se rendait compte du mal qu'elle me faisait et en souffrait aussi. Elle chantait la Piaf : « Dans l'amour, il faut des larmes, dans l'amour il faut donner. Et ceux qui n'ont pas de larmes ne pourront jamais aimer. »

Elle m'aimait.

Elle en vint à se demander si elle ne risquait pas de me faire rater ma vie. De compromettre la sienne aussi. La solution? Un enfant. J'y ai cru. Je voulais une famille, Bérénice le savait. Elle y avait déjà songé, à condition de ne pas être monoparentale. Un enfant scellerait notre amour. Un enfant nous amènerait au-dessus de nos petits différends. Un enfant nous libérerait de nos égoïsmes.

Ça n'a pas fonctionné. Après plusieurs mois d'échecs, suivis d'une série d'examen médicaux non concluants, nous avons jonglé avec l'idée d'avoir recours aux astuces de la médecine, sans nous y résoudre.

Les cinq années de hauts et de bas ont peu à peu émoussé notre patience. Nous en étions à évaluer froidement la pertinence de continuer notre vie

commune. Nous n'avons guère eu le temps d'en arriver aux conclusions. Bérénice est entrée dans l'inferral couloir d'un cancer du sein. Une bosse à explorer, une biopsie, l'attente des résultats, la confirmation de la présence de l'intrus, l'attente de l'ablation, les traitements de chimiothérapie et de radiothérapie. À chaque étape, l'incertitude, l'inquiétude, les transferts d'un intervenant à l'autre.

Devant cet agresseur, Bérénice a été fidèle à elle-même. Elle m'a semblé totalement démolie au début, mais elle n'avait que plié les genoux. La combattante s'est dressée, l'entourage n'avait qu'à bien se tenir. Non seulement j'ai dû me faire à l'idée que ma compagne venait de perdre son corps de déesse et qu'elle en était atteinte moralement, mais je ne parvenais pas à trouver l'attitude empathique qui convenait. Je n'avais pas le droit de manifester mon affaissement et ma douleur sous prétexte qu'elle en avait déjà assez de s'endurer elle-même sans avoir à me soutenir ou même à me côtoyer. Si je donnais l'impression d'avoir surmonté l'orage, elle me rappelait qu'il lui fallait ramer à contre-courant et qu'elle aimerait bien n'être pas seule dans le bateau. Au moins, nous avons une bonne raison de vivre dans les frictions et les malentendus. Je me disais qu'une fois la tourmente passée, l'harmonie pourrait renaître. Les épreuves parfois humanisent et rapprochent les gens.

Bérénice n'acceptait plus aussi aisément de faire l'amour. Elle avait peine à croire qu'elle fut encore objet de désir. La jouissance ne s'amorçait pas facilement par le sein orphelin. Elle se sentait désespérément diminuée. J'étais prêt à donner au temps sa chance. Pas elle.

Elle m'annonça donc sa résolution ferme de rompre notre relation. J'y avais déjà songé, mais j'avais toujours rejeté cette pensée en me disant que les efforts de notre vie à deux en valaient la peine. Il ne me semblait pas honnête d'envisager cette éventualité maintenant. Elle le voyait autrement.

Faisant état de nos problèmes continuels de fonctionnement, du fait qu'il ne serait pas sage de me priver de fonder une famille et finalement qu'elle ne pouvait compenser nos écarts d'âge par sa vitalité et un corps désirable et toujours jeune, elle ne me laissait aucune possibilité de tergiverser. Je résistais en jurant que je l'aimais et que je croyais qu'il en était de même pour elle. Je ne pouvais me résoudre à l'abandonner à son sort. Elle coupa court.

– Si tu n'es pas capable de te décider, moi, c'est fait. Trouve-toi un loyer. Le plus vite sera le mieux.

Pourtant elle m'aimait.

Bérénice tentait de sauver son image. Elle était détruite en dedans. Une cassure irréparable. Elle

méprisait et fustigeait volontiers les poupées qui tablaient plus sur leurs lignes et leurs œillades que sur la force de leur esprit. Mais tout intellectuelle qu'elle était, elle avait toujours compté sur ses attraits de femme belle et élégante.

Elle a tout fait pour donner le change. Quand elle a perdu ses cheveux, choisi sa prothèse et renouvelé sa garde-robe.

Cependant, devant son miroir et dans le lit, elle ne pouvait mentir. « J'ai perdu mon corps », qu'elle m'a murmuré un soir en pleurant. Difficile de n'être pas d'accord. La séduisante Bérénice Boileau n'était plus. Son attirance était sauvée grâce à une prothèse.

Impitoyable envers moi et envers elle-même, elle m'a imposé de ne plus la revoir.

Redevenue célibataire, elle a naturellement renforcé sa décision. Non seulement, se disait-elle, je n'ai pas le droit de laisser Michel gaspiller sa vie, mais j'aurais dû voir clair dès le début de notre relation. Comment se fait-il que je n'aie pas mieux analysé la situation? Oui, je sais, j'étais en amour, il me comblait. Je n'ai pas vu qu'il comblait un vide. Je n'ai pas vu que je l'acceptais parce qu'il n'était pas menaçant. Je n'ai surtout pas vu qu'il remplaçait l'enfant que je n'ai pas eu.

Moi je n'ai pas compris que nos disputes ressemblaient à celles d'une mère avec son grand gars qui tarde à quitter le foyer.

Pourtant, on s'aimait.

Bérénice ne voulait pas qu'on se revoie. Elle a été plus forte et plus lucide que moi. Malgré la déchirure, j'étais soulagé. C'était le coup de pied au cul qu'il me fallait : je suis parti faire ma maîtrise en géographie à Montréal, pour revenir enseigner au cégep.

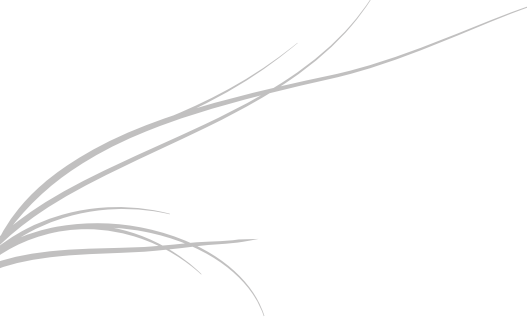
Bérénice est sortie de son cancer et de notre séparation la tête haute, remplaçant la peine et le sentiment d'échec par une attitude de combattante, mue par un désir de vivre. Ses étudiants étaient sous son charme et l'admiraient tout autant. Malgré les corvées des corrections, elle éprouvait une évidente satisfaction à enseigner la littérature.

Elle recevait des amis toutes les semaines. Une femme de party, entourée. Les hommes gravitaient autour, elle en était consciente et consentante, alimentant ce jeu qui à l'occasion se terminait par de vives baisers avec ceux qui se prenaient au filet, sans pour autant accepter de partager son lit.

Comme si une vipère maléfique était restée cachée, attendant son heure pour attaquer, Bérénice a été la proie d'un deuxième cancer. À l'autre sein. Cinq ans

après la première charcuterie, on a dû procéder à la deuxième. En pleine lune de miel avec Guylaine, je me suis demandé si je faisais bien de lui manifester ma sympathie. Quelques jours avant son opération, je suis allé la voir. C'était la première fois que j'entrais chez elle depuis que je l'avais quittée. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Elle était contente et moi aussi. La grande passion s'était transformée en un solide attachement, une haute estime.

Ébranlée, elle perdait ce qui lui restait de son buste invitant. Elle ne pourrait plus laisser une main pénétrer sous son soutien-gorge du côté où sa sensibilité était intacte et où sa sexualité s'éveillait le mieux. Sa seule consolation : ce cancer était d'une espèce différente. Elle avait vaincu le premier, se disait-elle, elle pourrait en faire autant avec ce nouvel intrus. Elle y est parvenue.



J'avais reçu d'autres mots. Rien de nouveau cependant. *Sensibilité, entière, combativité, vérité, dynamo, égocentrique, exigeante, généreuse, chihuahua.* Je m'en fus les livrer à Bérénice. Mauvais timing, Jean-Paul s'y trouvait.

– Oh, excuse-moi, je pensais que tu viendrais seulement après le souper.

– Non, j'ai du temps de libre. J'ai perdu ma job. J'ai beau m'évertuer à trouver autre chose, je n'y passe pas toutes mes journées. Je vais vous laisser.

– Reste, on peut jaser à trois.

– Non, je vais m'en aller. J'imagine que vous avez des choses à vous dire...

– Fais pas ton grand jaloux.

– Bonsoir. Amusez-vous bien.

– S'il pense qu'on s'amuse!

– Laisse tomber. Il a des passes comme ça. Il n'est pas content que tu reçoives les mots. Il s'imagine que j'écris des choses que je lui cache.

– Il aurait tort?

– Oui et non. Au fait, j’ai dit à Pauline que c’était toi qui disposerais du carnet. Je n’ai pas beaucoup de cachettes avec elle, mais je veux rester libre d’écrire ce qui me tente, sans censure. Elle te le remettra sans l’ouvrir. Tu en feras ce que tu voudras.

– Ce n’est pas ça qui va me faciliter les rencontres avec Jean-Paul.

– Tu es assez grand pour t’organiser avec ça. Il n’a pas fini de ruer tous bords tous côtés. Que veux-tu, c’est lui.

– Il doit être démoralisé depuis son congédiement.

– L’aurais-tu gardé longtemps à ton emploi, toi?

– Je ne suis pas venu pour t’entendre râler sur ton amant, c’est trop déprimant. Comment ça va?

– Ça descend. Mes forces diminuent.

– Tu souffres?

– Pas encore. J’imagine que le pire n’est pas loin, le médecin a demandé ma place aux soins palliatifs. Normalement, on déménage là pour les derniers quinze jours.

– T’attendais-tu à ce verdict?

– Deux semaines, ce n'est pas long. D'un autre côté, je n'ai pas le goût d'étirer ça. Pourvu que je puisse régler mes affaires avant de perdre mes moyens.

– Il te reste des choses à faire?

– Non, pas tellement. Je sais qu'une fois aux soins palliatifs, il y a des gens qui vont venir me voir avant qu'il ne soit trop tard. Il faut que je garde du temps. Il me semble aussi que j'ai encore des choses à écrire. Il ne faudrait pas que je tarde trop, ça demande de l'énergie.

– As-tu des textes nouveaux?

– J'aime mieux te les lire.

Je demande à mes proches de me faire le cadeau des mots que je leur inspire. Et je me surprends à chercher ceux qu'on ne me dit pas. Il m'en vient surtout la nuit. Je ne parviens pas à les exorciser quand les ténèbres m'entourent. Ils m'accablent et ne sont pas beaux : cœur d'acier, semeuse de trouble, pea soup, malcommode, invivable, égoïste, capricieuse. Ils sont si forts qu'ils éclipsent tous les autres.

– Tu devrais dormir toutes lumières ouvertes. Les grands saints se flagellaient pour être plus sûrs d'entrer directement au ciel, ou récitaient des prières du genre : « Mon Dieu, je ne suis que cendre et poussière... »

– Arrête de rire de moi.

– Ce que tu imagines serait plus vrai que ce qu'on te dit?

– Je ne suis pas aveugle. Je regarde ma vie, je regarde ce que je suis et je vois qu'il y a une autre partie de moi qui n'est pas dite.

– Une médaille n'est jamais assez mince... C'est faux de penser que c'est cette image négative que tu vas laisser.

– Merci. J'avais besoin de me rassurer.

– Ne te gêne pas pour me dire tes angoisses. Je me charge de te ramener à la réalité. Tu as changé de page...

J'ai toujours aimé les mots. J'ai toujours rêvé de jouer avec eux. J'envie ceux qui les font chanter, pleurer, crier, qui les font sauter, éclater, vibrer, qui les transforment en musique ou en lamentations, qui nous poussent vers les autres ou nous forcent à entrer en soi. Je veux, avant de quitter le monde des mots, en traquer quelques-uns et me les dire dans ce cahier.

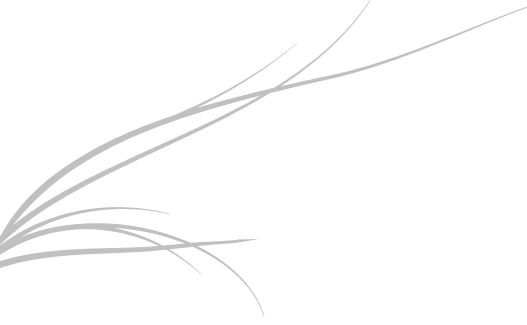
*Lune aveugle
Ombre de la nuit
Nuage à plein ciel
Silence dans la foule
Instant de désespoir*

*Pourquoi me nourrir
De cette mort qui me tue
Du vent qui glace
Du soleil absent
Des souvenirs éteints*

*Je crains la fleur brunie
L'étoile noircie
L'oiseau muet
L'enfant sourd
La femme sans amour*

– J'avais raison de dire que tu pouvais écrire!

– À condition d'être en train de mourir.



*L*e ciel est tombé
L'automne long lourd las
Écrase l'été

*Un trou de mémoire
Déchirure de l'absence
Le linceul noirci*

*Le soleil éteint
Des gouttes dans ma fenêtre
Je ne vauX plus rien*

*Mourir en février
Harmonie avec le froid
Leurs larmes glacées*

*Dureté de l'acier
Hiver qui brûle la vie
Froideur de la mort*

*Mai est assombri
C'est novembre tous les jours
Quand tu n'es plus là*

*La rivière va
La pierre tient tête au temps
Je ne l'envie pas*

– J'aime ça.

– C'est vrai?

– Avec toi, c'est toujours vrai.

– J'ai mes lâchetés, tu le sais.

– Comme...

– Je ne t'ai jamais dit ce que j'ai ressenti en apprenant que tu étais en amour avec Guylaine et que tu aménageais chez elle. Aussi quand elle est devenue enceinte, ce que je n'ai pas réussi à faire avec toi. J'étais contente, mais je ne pouvais pas me débarrasser d'une jalousie ancrée dans mes tripes, une jalousie bête qui me faisait honte, que je combattais sans succès. J'ai eu l'impression que cette douleur sourde a pu provoquer mon deuxième cancer. Rien pour me remettre.

– Et tu crois m'avoir menti à ce sujet?

– Pas directement, mais je n'ai pas été très ouverte.

– Comme s'il fallait toujours l'être. Rassure-toi, j'avais deviné ce que ça pouvait te faire, je l'ai vu dans tes yeux, plus fuyants qu'avant. Tu as dû remarquer que durant toutes ces années, je me suis bien gardé de t'imposer la présence de Guylaine quand je pouvais le faire. D'ailleurs, je ne voulais pas lui imposer des rencontres qu'elle risquait de ne pas trop apprécier.

– Est-ce qu'elle trouve que tu me consacres trop de temps?

– Non, c'est une chose que nous avons mise au clair. Guylaine a vu à quel point j'étais affecté. Elle sait que je n'ai jamais cessé de t'admirer et de t'aimer et parfois de te désirer.

– Tu lui as dit ou elle s'en est aperçu?

– Elle l'a deviné et j'ai confirmé. Notre vie de couple n'est pas ébranlée.

– Évidemment, il y a belle lurette que je ne suis plus menaçante.

– Guylaine n'est pas surprise de ce que je vis et jusqu'à un certain point, mes sentiments pour toi la rassurent. « Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours. »

– Michel, ce que tu viens de me dire m'est plus précieux que tous les mots que j'ai reçus.

– Incluant *adorable porc-épic*?

– C'est avec celui-là que je veux m'endormir pour de bon. Il va m'aider à partir avec un sourire, comme je l'espère.

– Te rends-tu compte à quel point tu as changé?

– Tu trouves?

– Je ne pensais pas que tu accepterais la mort dans cet état d'âme et d'esprit. J'aurais cru que tu te révolterais, réclamant encore quelques années de sursis.

– Tu ne trouves pas que j'ai assez combattu? Je suis sereine parce que je suis épuisée, parce que je ne suis pas capable de faire mieux. Ce n'est pas dans ma nature, tu as raison. C'est moins fatigant de me laisser aller.

– Tu as quand même le courage et le goût d'organiser ton départ. Tu impressionnes tout le monde encore une fois.

– Ils n'ont pas fini. Demain matin je m'en vais aux soins palliatifs. Un mourant a eu la bonne idée de me laisser sa place. Quand j'y serai installée, je veux que tu viennes pour qu'on regarde ce qui va se passer au salon funéraire.

– Bonne idée. J'aime mieux faire ça avec toi qu'avec Jean-Paul ou Pauline. On peut en parler tout de suite?

– Non, je ne suis pas prête. J'ai commencé un texte et je veux le terminer avant. Je voudrais plutôt te dire que les gens vont avoir une autre surprise. Je me marie demain après-midi avec Jean-Paul.

– Quoi?

– Tu as bien compris.

– Non, je ne comprends pas.

– Tu veux dire que ça n’a pas d’allure?

– Je cherche le rationnel.

– C’est simple. Je me passerais bien des inconvénients d’une telle démarche, mais c’est la seule façon d’aider Jean-Paul au plan financier et même sur tous les plans. C’est vrai que je ne lui dois rien, mais je veux faire ça pour lui. Il a perdu son emploi et ce n’est pas demain qu’il en trouvera un autre. Il n’a jamais gagné des salaires faramineux, et ce n’est pas avec sa musique qu’il peut manger. D’autant plus que là non plus, il n’est pas constant. Il se brouille avec ses compagnons, vit des passes de non confiance en lui. Il recevra donc jusqu’à la fin de ses jours la moitié de ma rente de retraite, c’est suffisant pour lui permettre de survivre.

– Excellente idée.

– Il a son orgueil. Il m’a fait promettre de ne pas en parler, excepté à Pauline. Tu tiens ça mort jusqu’à ce que le chat sorte du sac. Je vais me présenter au palais de justice en fauteuil roulant, avec le transport adapté.

– Tu vas faire impression!

– Ça’aurait été plus romantique si nous étions allés ensemble, mais tu n’es plus disponible...

- J’ai encore reçu des mots.
- Du nouveau?
- Pas tellement.
- Dis quand même.
- *Fureur de vivre, tranchante, gaspillage, tolérance, surprenante, frondeuse, bonne oreille, bonne vivante.*
- J’espère qu’on va pouvoir ajouter *bonne mourante.*
- J’imagine que tu relis tes mots de temps en temps.
- Tous les jours. C’est ma meilleure nourriture.
- Es-tu réconciliée avec l’idée de recueillir ces souvenirs?
- Oui. Je constate que je suis compliquée.
- Les personnalités riches ne sont pas les plus simples à cerner.
- Pas les plus faciles à vivre non plus, j’imagine. *Gaspillage.* Calvaire, qu’est-ce que ça m’aurait donné d’empiler mon argent? Je pense que je sais de qui ça vient. J’aurais gaspillé ma vie? Facile à dire quand on est en santé.
- Tu le prends mal.
- Écoute, maudit bâtard, tu aimerais ça, toi?

– Je t’ai promis de tout rapporter. C’est un mot sur une centaine.

– Ça me choque parce que c’est vrai. Lis cette page :

Je n’ai eu qu’un grand amour et je n’ai pas su le garder. J’ai toujours cru que j’avais bien fait de retourner Michel à sa vie, à lui-même. Je ne pouvais lui offrir ma jeunesse perdue, je ne pouvais lui donner une famille, j’avais perdu mon meilleur atout, mon corps, je n’étais pas la femme qu’il lui fallait pour être heureux, ni même pour tenir la route.

Mais si j’avais mieux compris ce qu’il avait d’efforts à faire pour répondre à mes attentes, si j’avais été plus patiente avec lui, si je ne l’avais pas écrasé, il aurait peut-être pu s’épanouir avec moi. Je comprends bien tard jusqu’à quel point il m’a aimée. Jusqu’à quel point il m’aime encore. J’en suis profondément touchée. Profondément troublée surtout. Je me débats contre un sentiment d’échec. J’ai perdu mon bonheur par ma faute. Il était mon unique chance. J’aurais tellement voulu qu’il soit à mes côtés et en même temps j’aspirais à une vie de célibataire. Je n’ai jamais pu me contraindre à la vie à deux, mais avec lui, j’aurais dû y parvenir. Comment ai-je pu laisser passer l’amour sans le retenir?

Nous avons pleuré.

J'avais lu le texte en lui tenant la main. Nous sommes restés un long moment à communiquer par les mains et les yeux et quelques sanglots. Quand elle a eu l'impression que nous avions tout dit, Bérénice a voulu se reposer un peu.

– Je vais essayer de dormir, c'est la morphine. Si tu pouvais m'attendre, j'aimerais continuer.

– Dors tant que tu veux, je reste.

– Tu peux lire les dernières pages.

J'ai à peine commencé à lui masser les pieds qu'elle s'est endormie. J'ai relu lentement son texte. *Je comprends bien tard jusqu'à quel point il m'a aimée. Jusqu'à quel point il m'aime encore.*

Oui, je n'ai pas cessé de l'aimer. Pendant mes premières années avec Guylaine, j'en étais moins conscient, mais peu à peu j'ai compris que l'amour de ma femme n'éclipsait pas l'autre, vécu à distance et si différent.

Je n'ai jamais pu vivre à deux, mais avec lui, j'aurais dû y parvenir. Tu aurais dû? Tu n'as pas pu. Y serais-tu parvenue si tu avais été plus jeune? On ne saura jamais.

Bérénice, quand tu m'as chassé, j'ai lu ton désarroi, ta souffrance. Tu t'es marché sur le cœur pour n'écou-

ter que ta froide raison. Le jeune homme que j'étais en a été marqué pour la vie. Tu as su m'aimer assez pour m'éloigner de toi. À mon tour, je dis : « Va ».

J'ai jeté un coup d'œil sur cet arbre que Pauline avait fabriqué. Un tronc de bois haut de cinquante centimètres, percé de plusieurs branches ornées de papiers aux couleurs d'automne. Sur chacun, un mot. En le plaçant sur le bureau elle avait dit : « Impossible de trouver autant de couleurs qu'il y a de facettes dans ces témoignages. Alors, j'ai opté pour les teintes chaudes d'octobre dans les Laurentides. »

J'ai lu et relu les dernières pages du carnet.

Je n'ai pas su profiter de l'amour de Michel. Il m'a cependant soutenue pendant tout ce temps. Bien que fugitif, son regard m'a réconfortée. Même à distance, son amour me disait que je devais continuer à m'aimer.

Il a fallu qu'on m'enlève les deux seins. Pour que je comprenne. Je vaudrais quelque chose sans mon body. Je peux au moins me présenter sans qu'il n'y paraisse. Comment diable font les handicapés?

Je suis vieille avant d'avoir vieilli. Quand je regarde mon corps coupailé, rapiécé, mon ventre gonflé, mes bras et mes jambes décharnés, ma face plissée, je vois la tombe.

Mes cellules s'égarèrent. Emportent mon esprit. Sans lui, elles vont à leur perte.

Il y a ceux qui croient à un au-delà énigmatique qui fonde leur espérance. Il y a ceux qui ne savent pas, mais ne peuvent accepter qu'à la mort tout est fini. Je crois qu'il n'y a pas d'après. Ni d'ailleurs. Mais je n'ai pas raison de croire que c'est moi qui ai raison.

Quelle femme! Jusqu'à la dernière heure. Je me souviens quand elle me poussait dans mes derniers retranchements. Nos discussions sur Dieu et les religions. Au delà du rejet des bondieuseries de son enfance, des sermons vides ou stéréotypés des curés, des mensonges de l'Église, elle était convaincue que la multiplicité et la diversité des religions étaient la démonstration évidente que toutes ces manifestations ne sont qu'invention des hommes en réponse à leur insécurité et leurs limites. Elle me répétait que sa foi était celle de Voltaire quand il disait que Dieu a créé l'homme à son image et ressemblance et que l'homme le lui a bien rendu.

Quand je répliquais : « Sans Dieu, comment tu expliques tout ce qui existe? L'infiniment petit autant que l'infiniment grand, la complexité d'un œil ou du cerveau, le fonctionnement de l'univers? Comment tout ça a commencé? Ça ne s'est pas fait tout seul ». Elle me répondait : « Tu t'inventes un Dieu parce que tu n'as pas de réponse à tes questions. C'est trop facile. J'aime mieux ne pas avoir de réponse plutôt que d'en inventer une. Ton Dieu, il vient d'où? »

J'ai grandi avec des gens qui croyaient rejoindre Dieu à la fin de leurs jours. Sans aucune idée de ce que ça peut vouloir dire. Pour emmener les gens à suivre leur morale, les prédicateurs brandissaient le jugement de Dieu au sortir de la vie. Ils se réfugiaient dans la prière et les derniers sacrements. Des simagrées.

Il y a des morts qui parlent haut et fort. Une fois qu'ils se sont tus. J'espère balbutier encore... un moment.

La mort n'a pas de sens? La vie sans la mort, encore moins.

La vie m'a façonnée et détermine la trace que je laisserai.

Je ne veux pas que les gens s'apitoient. Je n'aime pas qu'ils manifestent leur peine. C'est une façon de me retenir. Je veux qu'ils m'aident à partir.

La musique me distrait de ma souffrance. M'empêche de laisser place à la détresse. J'oublie mon corps en me réfugiant en dedans.

– On se disait quoi?

– ...

– J'ai toujours su que tu m'aimais, Michel, mais si tu savais comme j'ai manqué de caresses, d'affection.

– Sous les dehors d'une femme autonome, déterminée, enthousiaste même, se peut-il que tu n'aies

pas été heureuse?

– C'est quoi être heureux? C'est quand on est capable d'accepter la vie comme elle se présente. D'accepter les autres comme ils sont. Et d'abord s'accepter. S'aimer. Être content de ce qu'on est, de ce qu'on réalise. Ce n'est pas mon cas.

– Ta définition du bonheur est utopiste.

– Ce n'est pas possible à cent pour cent, c'est pour ça que le bonheur n'existe pas. Pas plus que la justice, la beauté, la vérité. Ce sont des absolus qui nous tirent par en avant.

– J'ai l'impression que tu as toujours été tiraillée entre ta grande lucidité et ton idéalisme.

– Si tu veux.

– Bérénice, je te connais bien, mais il y a quelque chose que je ne suis pas parvenu à m'expliquer. Tu me dis que tu n'as pas été heureuse et pourtant tu as vaincu trois cancers. Tu as défendu ta vie comme une lionne défend ses petits. Une vie qui ne t'apportait pas ce que tu en attendais.

– C'est vrai, mais je goûtais quand même ce qu'elle me présentait, ce que je pouvais aller chercher, malgré mes limites. On peut toujours apprécier des bons repas, même si ce ne sont pas des banquets.

– Dieu sait que tu en as servi des bons repas.

– Justement. J’ai aimé bien manger, bien boire, j’ai aimé la belle musique, les bons livres, la bonne compagnie.

– Pour en profiter, il a fallu que tu combattes toujours sans répit.

– C’est mon premier cancer qui m’a tuée. J’ai perdu mon corps. C’était pour moi un atout précieux. Et je t’ai largué. J’ai dû travailler fort pour croire aux lambeaux de vie qui restaient. Quand je me suis retrouvée sur pied, j’ai rencontré une femme qui devait composer avec un enfant lourdement handicapé qu’elle avait lancé dans la vie, après un accouchement difficile. En la voyant glaner ça et là son bonheur, je me suis dit que je pouvais en faire autant. Les autres fois, je me suis présentée au rendez-vous comme une femme qui accouche d’un enfant mort-né. Cette fois-ci, le petit ne veut même pas sortir. Il va m’emporter.

– As-tu regretté de n’avoir pas eu d’enfant?

– Non. Je ne suis pas sûre que j’aurais beaucoup apprécié tout ce que ça comporte d’abnégation, de constance, de déceptions parfois.

– Une médaille n’est jamais assez mince... Il y a aussi tellement de joies, de grands et petits bonheurs.

– Probablement. J’aurais beaucoup compté sur toi pour combler mes lacunes de mère.

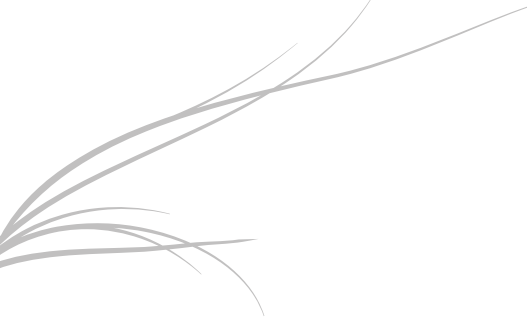
En raison d’un malentendu, le mariage a été retardé. Bérénice ne pouvant rester assise longtemps, elle est partie en ambulance. Elle a eu la complicité des responsables de la maison, mais le notaire n’en croyait pas ses yeux quand elle s’est présentée au Palais de justice...

Au retour, cette cérémonie a été merveilleusement complétée par une heure de musique. Bérénice avait demandé à son amie Jeanne de venir jouer du piano pour elle. Elle s’est exécutée avec une compagne, clarinettiste. Nous nous sommes retrouvés, Jean-Paul, Pauline et quelques intimes, dans le salon sympa attenant aux chambres. Après le repos dont elle avait besoin, on a tiré le fauteuil de Bérénice face au piano, près du foyer allumé pour la circonstance. Pauline a ouvert une bouteille de champagne et nous avons trinqué aux nouveaux mariés avec les quelques bénévoles présents et deux autres malades qui ont pu se joindre à nous.

Du Bach, du Mozart et quelques airs des chansons les plus appréciées par la mariée. Des moments magiques.

Des visiteurs sont arrivés et, sans considération, se sont mis à parler. Une bénévoles s’est jointe à eux.

Personne n'osait intervenir. Bérénice n'a pu s'empêcher de lancer en leur direction : « Ça achève! ». C'était son concert après tout. Son dernier.



Une semaine après son arrivée à la maison des soins palliatifs, Bérénice a été confrontée à une visite qu'elle n'attendait pas. Son père.

Elle m'a avoué qu'elle désirait cette rencontre tout en craignant une confrontation. Elle croyait que ce vieillard de 88 ans, usé par une vie délabrée, qu'elle n'avait pas revu depuis son adolescence, ne ferait aucun effort pour lui dire adieu.

Il vit à North Bay en Ontario, à quelque 300 kilomètres, dans une résidence pour personnes âgées, le North Home. Pauline s'est chargée d'annoncer sa venue. De vérifier aussi sur quel accueil il pouvait compter.

- Dis-lui que je veux le revoir.
- Je vais le chercher, je vous laisse.
- Il est déjà ici?
- Oui. Il est mal à l'aise.
- Je vais être gentille.

Quand il s'est présenté, Bérénice l'attendait à la

porte. Elle s'est jetée dans ses bras. Le vieux Boileau ne s'y attendait pas. Il s'était demandé comment amorcer la rencontre, il s'était préparé à expliquer le silence d'une vie. Il n'a pas eu le temps. La glace qui les séparait a fondu aussitôt. Ils n'ont pas pour autant trouvé les mots qu'il fallait. Les larmes ont pris la place.

– Viens t'asseoir, je ne fais pas longtemps debout.

– Moi c'est pareil, je n'ai plus de jambes.

– Tu n'es pas jeune. Au moins tu t'es rendu là.

– Ouais, après la vie que j'ai menée, je me compte chanceux. Je suis pas mal magané, mais je réussis à me débrouiller.

– Es-tu bien au North Home?

– Numéro un. Je ne pourrais pas demander mieux. On est bien nourris, bien soignés. J'ai une grande chambre, en tout cas, c'est assez pour les petites affaires qui me restent. Il y a plusieurs Canadiens français.

– L'anglais ne doit pas te déranger, tu as passé ta vie avec des Anglais.

– Oui, mais j'aime mieux finir ma run dans ma langue.

– Qui t'a dit que j'étais sur mes derniers milles?

– Léo.

– Lui?

– J’ai toujours gardé contact avec lui. C’est par lui que j’avais des nouvelles de vous autres. C’est lui qui m’a averti quand votre mère est morte. Quand il m’a rejoint, ça faisait un mois que l’accident était arrivé.

– Serais-tu venu si tu l’avais su à temps?

– Non. Je serais venu si elle n’avait pas été avec un autre. N’importe quand pendant ces trente-deux ans-là, je serais revenu si elle m’avait fait signe.

– Tu ne l’as jamais oubliée?

– On n’était pas capables de vivre ensemble, mais je l’ai toujours aimée.

– C’est elle qui t’a chassé?

– Oui.

– Elle avait raison. Je n’étais pas là souvent. Quand j’y étais, on se chicanait. Je n’étais pas capable d’endurer ça, je buvais. Elle a été mieux sans moi.

– Toi?

– J’ai fait une drôle de vie. C’est bon qu’elle finisse comme du monde. Je suis content d’avoir pu te revoir. Je n’aurais pas osé si Léo ne m’avait pas dit de venir.

– Il te l’a demandé?

– Oui. Lui, ça le travaille. Ça se peut qu’il se décide.

– Tu lui diras que je suis contente. Ça me fait du bien.

– Il y a une affaire que je voudrais te dire. Je suis content que t’aies changé de nom. Je n’ai jamais aimé ça Bernadette.

– Pourquoi vous disiez Bédette?

– C’était plus affectueux pour un enfant.

– Même quand vous me punissiez?

– Il me semble qu’un enfant qu’on punit devrait se rendre compte qu’on l’aime pareil.

– Moi, avec un Bédette, j’étais doublement punie.

– M’en veux-tu encore?

La conversation s’est étirée. Le vieil homme voulait profiter pleinement de cet ultime rapprochement. Sa fille cadette aussi.

Quand j’ai pris connaissance de tous les textes du carnet de Bérénice, j’ai compris qu’elle avait espéré ce moment, sans arriver à m’en souffler mot.



J eudi 16 mars, vers 20 heures. Je reçois un coup de fil.

J'accours.

Bérénice a demandé à Jean-Paul, puis à Pauline de la laisser. Elle veut, dit-elle, se reposer sous la surveillance de la préposée.

Elle est agitée. Si pâle. Elle a sombré depuis deux jours. Ses yeux sont las, éteints. Pas coiffée.

– Merci. D'être venu.

– Ça va moins bien?

– Oui.

– Tu veux qu'on augmente la dose?

– Non. J'ai peur de tomber... Dans le coma. Plus tard. Je suis au quai, je crois.

Elle m'a demandé de baisser le haut du lit. De replacer ses oreillers. Puis...

– Remonte-moi. J'étouffe!

– Es-tu certaine? Ça ne serait pas mieux de te soulager un peu?

– Non. Faut qu'on se parle.

– D'autres choses à dire?

– Je pensais que je serais calme. En paix. Ce n'est pas la souffrance. Pas le fossé...

– Peur de tomber dedans? Peur du néant?

– Laisse-moi parler. Je suis en crise. J'ai raté ma vie.

– Tu crois?

– Allume! Tu ne comprends rien. Tu es marié. Tu as une femme. Des enfants. Tu es heureux. J'avais tout pour moi. J'ai tout bousillé.

Bérénice grimaçait. Se tordait dans son lit, serait son ventre gonflé. Les spasmes dans ses jambes décharnées malmenaient la couverture. Elle haletait. Des mots entrecoupés, sortis avec efforts.

J'étais démuni, un peu affolé. Je ne savais pas si je devais parler. Dire quoi? Que j'étais heureux? Qu'elle avait passé à côté du bonheur? Lui dorer une pilule? Comment?

Je me suis rapproché, j'ai pris une main malingre entre les miennes. J'avais peur de déchirer la peau si mince et plissée, ou de disloquer des os si peu enrobés.

– Tu peux parler lentement. Plus bas. Ça sera moins épuisant. Tu veux que je fasse venir l'infirmière?

– Je pensais que tu m’écouterais, bâtard.

Elle réussissait à crier, en râlant. Sa respiration, un sifflement. J’ai décidé de la laisser vider sa bile.

– J’ai gaspillé ma vie. Empoisonné les autres. Tu crois que je peux partir en douceur? Je n’ai pas été capable d’aimer. J’ai pensé juste à moi. Ma famille à dos. L’ai ignorée, méprisée. J’ai volé un nom. Me suis prise pour une autre.

Elle a hurlé :

– JE SUIS BÉDETTE! Les mots. Des fleurs artificielles. De la marde, de la crise de marde. Je dois disparaître. Au plus maudit!

Elle a libéré sa main. Pour gesticuler péniblement. Serrer son ventre, comme une femme en contraction. J’aurais voulu prendre sa tête, masser ses tempes. Elle bougeait trop. Je craignais sa réaction.

– Il y a des nuages dans ta tête...

– C’est ma vie. Les nuages. Rien que des nuages. Me suis prise pour une étoile. Fais fuir les autres. Écarté les hommes. Mon corps m’a fait payer. M’a abandonnée.

– Tout ce que tu as réussi malgré quatre cancers!

Elle m’a tendu la main. Elle a semblé se calmer. J’ai passé mes doigts dans ses cheveux.

– Est-ce que ça te fait mal si je continue?

Ses yeux ont repris de la vivacité.

– Michel, si je t'avais aimé. Comme il faut. Si j'avais pas pensé juste à moi. Et ma carrière. Si je t'avais donné ta chance. Un peu de temps. On aurait pu s'aimer.

– On s'est aimés.

– J'aurais pas eu ce maudit cancer. Il m'a volé mon corps. M'a détruit.

– Tu n'es pas magicienne pour éloigner la maladie à volonté. Tu as combattu le mal comme pas une, pourquoi t'en demander plus?

– Tu crois que c'était inévitable?

– Qui peut dire? C'est avec ce que tu étais et ce qui t'arrivait que tu as dû composer, que tu as su composer. Bérénice, regarde ton arbre!

– Il va me sauver?

– Ton arbre, c'est toi, dans les yeux des autres. C'est toi qui l'as planté, qui l'as développé. Personne d'autre.

– J'ai la tête, le cœur durs.

– Trop exigeante! Pourquoi regretter d'être Bérénice? C'est elle que j'ai aimée et que je vais perdre.

Elle a souri. M'a regardé longuement. A serré ma main.

La tempête s'était éloignée. J'ai rapproché l'arbre. Elle s'est endormie. Puis s'est réveillée, m'a demandé d'éteindre la bougie et de m'en aller. Je l'ai embrassée. Elle a réussi à enrouler ses bras autour de mon cou.

– MERCI. Laisse-moi.

J'ai obéi.



C

chers parents et amis de Bérénice,

Bérénice m'a demandé de présider cette rencontre. Elle m'a fait promettre de respecter ses désirs. Je vous lirai donc le texte qu'elle m'a laissé à votre intention. Vous direz ensuite, si vous le voulez, le mot qui vous restera d'elle. Vous pourrez prendre sur la table à la sortie, la liste de ceux que j'ai reçus. Ils sont sur le carton devant vous. Ils sont aussi sur ce papier roulé qu'elle a demandé de faire brûler sur ses cendres avant de les répandre sur le lac Osisko. Ne vous surprenez pas si je n'invite personne à lui rendre un dernier hommage. Elle s'y est opposée, préférant les mots de tous comme étant les plus éloquents.

Vous savez peut-être que je devais, avant-hier, passer la nuit à son chevet, à sa demande. Vers dix heures, elle m'a fait éteindre la bougie qu'elle gardait près de son lit et m'a dit de la laisser seule, sous prétexte qu'elle dormait mieux quand elle était sûre de ne pas faire veiller quelqu'un à ses côtés. Elle nous a quittés discrètement, au début de la nuit.

À vous tous, parents et amis que j'ai réunis une dernière fois un peu malgré moi.

Je suis contente d'être absente. Je craindrais de n'être pas à la hauteur de ce que je vous demande. Je ne veux pas vous voir pleurnicher, prendre des mines tristes, éplorées. J'aurais aimé vous convier plutôt à un dernier party. Merci de m'avoir permis de chanter, manger, boire, discuter, rire avec vous tous. Continuez, non pour oublier la vie, mais pour en profiter.

Dites-vous que je suis partie à mon heure, en paix avec moi-même et avec vous tous. Je ne pouvais rien attendre de plus de la vie et vous m'avez donné ce que j'attendais de vous. Les lettres que j'ai reçues, vos témoignages et surtout les mots que vous avez transmis à Michel ont été ma nourriture jusqu'à la toute fin. Je vous ai trouvés généreux. Tant mieux si c'est ce que je vous laisse en héritage.

Depuis quelque temps je songe à ce texte que je veux vous livrer, mais je me rends compte que j'ai trop attendu. J'avais de belles idées qui me trottaient dans la tête et le cœur. J'attendais de trouver les mots qui conviennent. Ce n'est pas venu à temps. Je suis maintenant trop fatiguée. Le stylo flanche et les phrases m'échappent. J'aurais voulu vous dire que vous m'avez fait vivre, que vous m'avez, chacun et chacune à votre façon, fait apprécier mon existence. Une existence qui ne s'est pas déroulée selon un canevas que j'ai choisi. Est-ce que j'aurais été meilleure scénariste? Probablement pas puisque je n'ai jamais voulu jeter mes rêves sur papier.

Il y a possiblement parmi vous des personnes qui aimeraient s'excuser de m'avoir peinée ou contrariée. Sachez que c'est la même chose de mon côté. Comme les regrets sont inutiles, donnons une chance au temps d'effacer ces accrochages. Laissons l'eau couler, elle va tout emporter. Ou mieux, je compte sur le vent qui va souffler, en son heure, au-dessus du lac Osisko.

Jean-Paul m'a dit que l'image qu'il garderait de moi est celle d'un pont. Parce que j'ai créé des liens entre les personnes. Vous en êtes la preuve aujourd'hui. Moi, j'ai pensé à ce pont de bois, magnifique, à Moffet, qui s'est écrasé en partie avant que ne soit construite la route qu'il devait compléter.

*Ce pont
Effondré
Ne mène pas à la rive
Ma vie
Ne mène pas en paradis*

*Ce pont
S'en va
Rongé par le temps
Je l'accompagne
Il n'y a pas de demain*

*Ce pont
M'a réjoui l'œil
Il m'habite encore
Il aura servi
Ma vie aussi*

– Quand vous en avez le goût, dites votre mot.

Guylaine a tenu à parler la première.

– Mon mot, c'est : *unique*.

– *Combativité... Chaleur... Audace... Authenticité...*

– Vous pouvez continuer vos échanges. Un goûter vous attend. Vous êtes invités à assister à la dispersion des cendres, à l'arrière de cette maison, au bord du lac Osisko, le samedi 24 juin à vingt heures. Vous recevrez une invitation à cet effet. Merci d'être venus.



Le samedi 24 juin 2006.

À vingt heures, près du lac Osisko, nous nous sommes retrouvés, une cinquantaine de personnes. J'étais content que Guylaine y soit, avec les enfants.

Un sentier va de la Maison des soins palliatifs à la berge du lac où est aménagé un endroit de repos pour les bénévoles, les parents et amis des malades. En retrait, nous avons monté un bûcher pour vivre l'événement autour du feu de la Saint-Jean.

Quand les flammes se furent apaisées, les conversations ont pris une allure paisible, entrecoupées de silences. Sur des bancs de fortune, nous avons chanté des airs que Bérénice avait aimés et qui lui allaient bien :

Le temps que l'on prend pour dire je t'aime est tout ce qui reste au bout de nos jours.

Fais du feu dans la cheminée.

Non, rien de rien, je ne regrette rien.

Dans l'amour il faut des larmes, dans l'amour il faut donner.

Qu'il est difficile d'aimer.

Que c'est beau la vie.

Et d'autres encore.

Pauline a dit quelques mots. Elle a raconté ce qu'elle savait de la rencontre de Bérénice avec son père. Ce dernier avait tenu à être présent et il a réussi à nous dire : « Je me suis privé toute ma vie de la présence de ma fille, mais je vais finir mes jours en repensant aux retrouvailles que nous avons vécues. » Il a tenté d'ajouter autre chose, mais nous n'avons rien compris, les sanglots l'ont emporté.

Léo a avoué qu'il avait été trop orgueilleux pour poser le même geste que son père et qu'il regrettait : « Au moins, tu sais BÉRÉNICE, que j'ai averti papa et que je l'ai conduit à toi. Quand j'ai su comment ça s'est passé vous deux, j'ai décidé de venir te voir, mais c'était trop tard. »

J'avais photocopié de larges extraits du carnet de Bérénice que j'ai distribués à tous. Jean-Paul en a lu quelques pages après avoir réussi à nous livrer quelques mots à son tour. J'ai retenu : « Bérénice, tu m'as accueilli chez toi il y a déjà dix ans, au moment où je jonglais avec mes jours. Tu m'as soutenu tout ce temps et je te jure que ton souvenir est si bien ancré en moi que je m'accrocherai à la vie comme tu l'as fait, malgré les mauvais coups qu'elle t'a portés. »

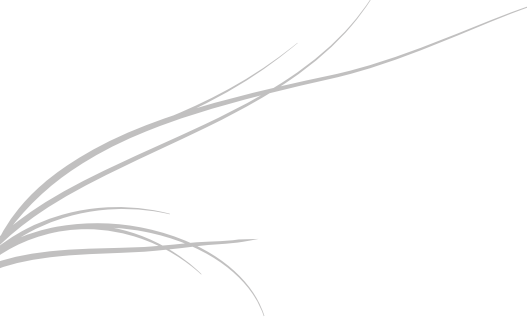
J'ai vidé les cendres dans une corbeille inflammable, déposé le parchemin et fixé quelques fusées éclairantes que j'ai allumées. Grâce à un pieu enfoncé à une vingtaine de mètres de la rive, j'ai pu tirer la corbeille au large.

Bérénice s'est éloignée, lentement, sous les fusées qui nous éblouissaient en se consumant.

La corbeille s'est enflammée, répandant son contenu.

Nous sommes partis. Les mots revenaient en nous. Il en reste encore.

FIN



Les poèmes ont déjà paru dans *Ce qu'il en reste*
(*Dialogue artistique sur la mort*), sous le titre
L'Angle mort, collectif sous la responsabilité de
Béatrix Médiavilla, Édition maison.



Du même auteur

PARTIR : LES LETTRES DE PIT
BELLEHUMEUR
Éditions Stanké, 1996.

LA BANDE DES QUATRE...
ILS ÉTAIENT CINQ
Éditions La Plume d'oie, 2000.

LE SIXIÈME ET LE NEUVIÈME
Éditions Trait d'union, 2003.

LE VIEUX QUI PISSAIT PARTOUT
Éditions Gensen, 2008.

L'action se déroule à Rouyn-Noranda et met en scène Bérénice, sur le point de mourir de son quatrième cancer, et son ex, le narrateur, qui a refait sa vie. Au fil de leurs conversations, on constate que leur amour est encore bien vivant. Des secrets resurgissent...

Il s'agit d'une histoire d'amour et de rédemption qui nous propose un questionnement singulier : comment, à l'échéance de notre propre mort, demeurer non croyant et tenter de survivre à nos erreurs, à nos lâchetés ?

Un pont qui ne mène pas à la rive est un roman étonnant, à l'écriture fluide et juste. Vous serez séduit.

Ordonné prêtre en 1956 au Témiscamingue, sa terre natale, **Fernand Bellehumeur** œuvre d'abord comme professeur, aumônier et prédicateur. De 1961 à 1963, il poursuit des études en Europe, puis il assume la direction de l'École normale d'Amos. En 1969, il quitte la prêtrise et participe à la fondation des services universitaires en Abitibi-Témiscamingue à titre de responsable des études. Il prend ensuite la direction régionale de Multi-Média puis de Communication-Québec. Il a été impliqué dans différents secteurs du développement régional. Depuis 2001, il préside le Cercle des écrivains-écrivaines de l'Abitibi-Témiscamingue.

